

Définition de la prison vis-à-vis de la société

La prison est un produit de la société, elle y a placé les individus qui n'ont pas respecté les « normes » qu'elle avait inscrites dans ses lois. Pour l'imaginaire sociétal, la prison doit permettre de faire régner un certain ordre, de faire respecter des lois, mais lorsque le détenu entre en prison, il découvre un autre système de lois. Il est alors perdu et n'apprend pas ce qui lui serait nécessaire à la sortie de la prison pour se réintégrer. Il s'y forme pour réitérer ses propres actes délictueux ou criminels, voire y apprendre d'autres astuces pour ne plus se faire arrêter. Nous pouvons ici citer Michel Foucault qui constate que le dispositif de la prison, considéré auparavant comme le traitement le plus efficace contre la criminalité, a finalement produit un milieu constitué exclusivement de délinquants, comme une micro société.

La prison a joué comme filtrage, concentration, professionnalisation, fermeture d'un milieu délinquant. À partir des années 1830, à peu près, on assiste à une réutilisation immédiate de cet effet involontaire et négatif dans une nouvelle stratégie, qui a en quelque sorte rempli l'espace vide, ou transformé le négatif en positif : le milieu délinquant s'est trouvé réutilisé à des fins politiques et économiques diverses (ainsi le prélèvement d'un profit sur le plaisir, avec l'organisation de la prostitution). Voilà ce que j'appelle le remplissage stratégique du dispositif¹⁵⁷.

La preuve la plus flagrante que la prison est un témoignage de l'impuissance de la société face aux crimes et délits commis est que le moyen le plus utilisé pour contrôler les

¹⁵⁵. Michel FOUCAULT, *Dits et écrits*, tome II : 1976-1988, Paris, Gallimard, édition de 2001, p. 299.

¹⁵⁶. Matteo TRELEANI, « Dispositifs numériques : régimes d'interaction et de croyance » in *Actes Sémiotiques* (117), 2014, disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5035> [consulté le 05.04.2016], « 2.2. Régimes d'interaction ».

¹⁵⁷. IDEM, p. 299-300.

détenus est une camisole chimique¹⁵⁸, c'est-à-dire que la violence des détenus est régulée par des médicaments, des calmants les rendant incapables d'agir ou de réfléchir. Ceux qui parviennent à tromper les infirmières lors de la prise des cachets, constituent un véritable trafic de médicaments. La prison ne remplit pas sa mission de réinsertion sociale, puisqu'elle a pour vocation de punir ceux qui s'en sont écartés par des actes jugés comme illégaux et ne parvient à leur faire suivre le droit chemin, l'illégalité régnant en maître dans ce milieu.

La population sociétale est gouvernée par un système politique qui la contrôle pour la sécurité de tous, tandis que la population carcérale est maintenue par un pouvoir mis en place par la société elle-même, instaurant un système hiérarchique qui élabore un règlement spécifique à ce milieu. Tout comme le gouvernement avec son système militaire et policier, l'administration pénitentiaire a été créée pour contrôler l'ordre de sa propre structure, en essayant de resocialiser, tout en rejetant, ceux qui seront alors appelés des détenus. Pour matérialiser son pouvoir, la société a créé des établissements pénitentiaires avec des vocations différentes, nous l'avons vu. Certains sont plus contraignants que d'autres : ce sont les maisons d'arrêt. Tant d'individus s'y retrouvent enfermés alors même qu'ils n'ont pas été jugés. Leurs autres occupants sont condamnés à des peines si courtes qu'elles mériteraient d'être remplacées par une remise en liberté sous contraintes, avec l'objectif principal de resocialiser. Les contraintes n'ont pas de frontières pour les hors-la-loi : s'ils ne sont pas enfermés, ils doivent travailler pour la société et ce, gratuitement (sauf peine de sursis), en vue de réparer les fautes qu'ils ont commises envers la société. Ils doivent se présenter régulièrement au commissariat de police, afin de prouver qu'ils sont bien là où ils prétendent être. Pour la société, enfermer ceux qui ne respectent pas la loi revient à les punir de liberté, mais elle ne réfléchit pas à ce qu'il se passe une fois qu'ils sont enfermés (sauf les associations et les personnes proches de détenus). Elle remplace la mort physique des détenus par une mort sociétale qui rend quasiment impossible leur réintégration. Alors que les détenus ont subi la peine d'enfermement imposée par la société, cette dernière les rejette comme s'ils ne faisaient plus partis du système, alors qu'ils en font initialement partis.

La prison est alors le lieu d'enjeu de pouvoir entre des groupes sociaux qui s'opposent (l'administration pénitentiaire qui fait partie de la société et les détenus qui n'en font plus partie) alors qu'ils devraient s'allier pour former un tout commun constituant une société meilleure. Le pouvoir de l'administration pénitentiaire ne provient pas d'une meilleure connaissance langagière ou communicationnelle de sa part par rapport aux détenus, c'est la création de la prison qui confère du pouvoir à l'administration pénitentiaire en envoyant en prison des personnes qui ne parviennent pas à s'intégrer au fonctionnement communicationnel de la société et qui les prive ainsi de tout pouvoir. Autrement dit, c'est l'organisation de la société qui a des incidences sur la communication de ses membres, qui se retrouvent en prison, et qui subissent encore sa domination. Les contraintes de la prison continuent à la sortie, puisqu'elle fait d'eux des marginaux et cette sortie est souvent appréhendée plus que souhaitée pour ceux qui ont été longtemps enfermés et qui ont pris l'habitude de vivre ainsi, déresponsabilisés dans tous les actes du quotidien. La prison se caractérise par le fait qu'elle condamne socialement ses occupants par l'intermédiaire du pouvoir transmis par la société, alors que ces personnes ont déjà été condamnées par la société qui n'est pas parvenue à les intégrer.

¹⁵⁸. Cf. Laura ROUAUX, « La camisole chimique : dans et hors les murs » in *Le passe murailles*, Paris, Genepi, n°59, mars/avril 2016, p.16-17.

La prison est un système de contraintes inventé dans le but de maintenir l'ordre de la société, nous l'avons dit, mais c'est par l'exemple qu'elle le fait. Sauf que cet exemple, plutôt que d'effrayer la population, fait parfois naître l'idée d'être criminel pour avoir un endroit où vivre pour ceux qui n'en ont pas ou qui se sentent nuisibles à la société¹⁵⁹. La prison est la dernière, l'extrême contrainte qu'impose la société à la population et cette contrainte existe non seulement pour celui qui se voit emprisonner (perte de liberté et d'indépendance), mais aussi pour les autres membres de la société, qui, eux, ont constamment sous leurs yeux, des maisons d'arrêt en plein centre-ville, pour les villes qui en possèdent, leur rappelant les erreurs à ne pas commettre. La prison est donc une structure de contraintes ayant une double cible comme objectif.

La prison est une organisation qui dépend de la société, c'est donc elle qui la définit¹⁶⁰ :

- la surpopulation est due aux lois appliquées par la société et celle-ci influe sur la communication carcérale (correspond au « marché » d'une organisation) ;
- le manque de personnel pénitentiaire dépend de l'argent octroyé à cette mission par la société (correspond à la « structure », ici défaillante, d'une organisation) ;
- son but est de punir les détenus en les éloignant par l'enfermement (correspond au « but », à la mission d'une organisation) et
- son pouvoir est officiellement lié à l'administration pénitentiaire imposée par la société, et peut être officieusement attribué aux détenus, en fonction de ce qu'en a fait la société (correspond au « pouvoir » assumé au sein d'une organisation).

Si la prison est un produit de la société et que c'est cette dernière qui l'a construite sur les mêmes principes de base, elle peut alors être définie comme une micro-société, un système dans le système avec des règles propres, un véritable dispositif coercitif.

***Définition de la prison en tant que structure, qu'organisation institutionnelle :**

Le système de la prison est organisé structurellement comme suit :

- des directions interrégionales qui contrôlent tout ce qui peut se passer en prison et fournissent les autorisations nécessaires aux différents établissements concernant toute activité dont la sécurité pourrait être en jeu. Elles s'occupent également des missions des Services d'Insertion et de Probation.
- de l'administration pénitentiaire, elle-même composée d'un directeur de prison, de surveillants et de divers personnels ayant des missions spécifiques au sein de l'établissement, comme le service médical, le service religieux, etc.
- des intervenants extérieurs (pour des activités culturelles, les avocats, etc.)

¹⁵⁹. Voir le témoignage du détenu incarcéré dans l'annexe psychiatrique de Forest (Belgique), appelé ici Jacques, dans le passage de 45min21 à 48min19 de *La nef des fous*, un documentaire d'Arte, évoqué sur le site : <http://www.arte.tv/guide/fr/057868-000/la-nef-des-fous> [consulté le 18.01.2016].

¹⁶⁰. Voir la configuration organisationnelle de Henry Mintzberg citée plus loin.

-des détenus qui peuvent avoir des statuts différents en fonction d'un éventuel emploi, comme la responsabilité de la bibliothèque, le service alimentaire, le ménage...

Certaines missions ont été attribuées au secteur privé, comme le service médical, la création matérielle de nouveaux établissements et le travail par des entreprises privées (secteur hospitalier, de travaux publics, etc.). Cette « désinstitutionnalisation »¹⁶¹ est une forme de désengagement de la part de l'administration pénitentiaire qui, certes, lui est utile d'un point de vue pratique (gestion reléguée à d'autres) mais qui est néfaste pour le bon fonctionnement communicationnel entre les différents secteurs et les détenus. En effet, celle-ci provoque un problème d'intervention d'urgence médicale, des salaires attribués aux détenus proches de l'esclavagisme... Des contraintes organisationnelles se sont ajoutées avec ces privatisations.

Nous l'avons dit, la prison est une organisation et elle peut s'assimiler en quelques points à celle des gangs : c'est un lieu d'interactions éphémères, puisque le changement de cellule des détenus est fréquent et que la population carcérale évolue régulièrement en fonction de l'entrée ou de la sortie de chacun. De même, les membres de cette organisation sont là pour des raisons sociales, le plus souvent liées à la pauvreté¹⁶². Chacun agit également en fonction de ses intérêts propres et la répartition du pouvoir au sein de la prison nous le démontre par les contraintes qui la constituent. Selon Israël Barak-Glantz, dans *Typologie synthétique de l'évolution de la répartition du pouvoir en prison* (1981), le pouvoir s'organise ainsi :

-Les « **pouvoirs partagés** » : les détenus ont investi la prison dans une logique de traitement thérapeutique, ils se voient alors reconnaître une part de pouvoir décisionnel concernant la vie en prison. Par exemple, certains détenus s'occuperont, seuls ou entourés, de la bibliothèque et assumeront les tâches d'inscription des détenus emprunteurs et des rentrées des livres. D'autres encore auront pour tâche de gérer une association ou la rédaction d'un journal, dont les propos seront contrôlés mais très peu censurés.

-Le « **bureaucratique légal** » : le pouvoir est contrôlé par le service des prisons au niveau de chaque Etat. Ici, les détenus n'ont aucun pouvoir et doivent se soumettre au règlement pénitentiaire et au bon vouloir des surveillants.

-Le « **contrôle par les détenus** » : quand ils sont divisés en bandes rivales puissantes : les principales négociations se font entre les caïds de chaque bande, l'administration n'ayant guère de marge de manœuvre. Cette prise de pouvoir est sécurisante d'une part pour l'administration pénitentiaire, puisqu'elle a les principaux caïds sous l'autorité des détenus contre une remise de peine ou de bons soins si ceux-ci contrôlent, grâce à leur charisme et à leur force le reste des détenus, permettant d'assurer une certaine tranquillité. De l'autre côté, l'administration pénitentiaire peut voir se retourner contre elle ce choix, puisque les caïds

¹⁶¹. Corinne ROSTAING, « Interroger les changements de la prison. Des processus de déprise et de reprise institutionnelle » in *Tracés. Revue de Sciences humaines*, p.89-108, disponible sur : <http://traces.revues.org/4228> [consulté le 18.01.2016], §3.

¹⁶². Au sujet des personnes d'un statut social bas devenant des détenus par pauvreté et leur réception de l'action culturelle en prison, cf. Florine SIGANOS, *L'action culturelle en prison : pour une redéfinition du sens de la peine*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », série « Études culturelles », 2008.

peuvent aussi faire en sorte de mener une rébellion en contraignant les autres détenus à les suivre.

Les contraintes communicationnelles de cette organisation du pouvoir sont nombreuses et c'est la constitution du système carcéral qui en est responsable : un lieu d'enfermement oblige les occupants à se réorganiser socialement comme le feraient des immigrants dans un lieu culturel différent de leur pays d'origine.

Un paradoxe important de cette organisation qu'est la prison est dans la constitution de ses « lois » : alors que la société a écrit des lois pour évoquer les interdits à ne pas transgresser, la prison a conçu un règlement (interne et donc différent à chaque prison) qui repose sur les autorisations à prendre en compte pour les détenus. À savoir que tout ce qui n'est pas mentionné est autorisé pour la société, alors que c'est interdit pour la prison. Les contraintes prennent ici l'apparence de non-droits. Ce règlement et les guides de prisonniers sont une forme de vulgarisation langagière des connaissances à avoir sur la prison mais le pouvoir n'est pas forcément pour autant partagé avec les détenus¹⁶³ : en effet, tout ce qui est écrit n'est pas applicable, ce qui rend compte de l'absurdité de ces textes et du manque de contextualisation de la part des rédacteurs. Ce type d'absurdité donne du pouvoir à ceux qui les conçoivent, rendant les autres incapables d'accomplir certains actes.

Tout comme pour les organisations de la société, il existe des relations complémentaires¹⁶⁴ entre les détenus et l'administration pénitentiaire : lorsque le pouvoir est attribué à l'un de ces deux groupes sociaux, l'autre est en position de faiblesse. La différence ici par rapport à la même situation en société, c'est que cette interaction se trouve dans une situation extrême : le pouvoir acquis devient trop oppressant avec l'enfermement pour le groupe social dominé, d'où des problèmes communicationnels entre eux.

***Définition de la prison du point de vue des interactions entre détenus :**

Avec l'arrivée des détenus en prison, s'installe une désorganisation sociale¹⁶⁵ collective et une réorganisation sociale individuelle par la suite, ce qui influe sur les interactions entre détenus. Pour les détenus, s'allier de trop près avec l'administration pénitentiaire, c'est se marginaliser. Il s'instaure un système d'interactions systémiques et complémentaires entre les détenus : en effet, ceux-ci sont à égalité du point de vue de leur statut judiciaire, mais une hiérarchie se forme également entre les détenus, avec ceux qui parviennent à obtenir une forme de pouvoir par l'ascendance sur les autres et/ou du respect de la part des surveillants, et les autres, qui subissent le pouvoir des plus puissants¹⁶⁶. Ce sont ces interactions qui peuvent poser problème lors des actes communicationnels entre détenus.

Les interactions entre détenus sont très contraignantes : elles se caractérisent par le fait que les détenus ne choisissent par leurs codétenus, qu'ils manquent d'intimité les uns vis-à-vis des autres et que la confiance ne peut être que limitée. En effet, différentes raisons

¹⁶³. Cf. à ce sujet notre approche de l'École de Francfort.

¹⁶⁴. Cf. à ce sujet notre approche de l'École de Palo Alto et les propriétés de la communication selon elle.

¹⁶⁵. Cf. à ce sujet notre approche de l'École de Chicago.

¹⁶⁶. Cf. à ce sujet notre analyse comportementale des détenus.

poussent les détenus à se tenir à distance des autres, notamment dans leur propre cellule ou dans la cour : les causes de l’incarcération pas toujours connues, les dangers psychologiques (dépression, suicide, accoutumances diverses, etc.) ou physiques (agressions diverses) qu’ils peuvent encourir, etc. Dans les lieux collectifs moins risqués que la cour, comme la salle de sport, les relations diffèrent : le jeu de pouvoir se met en place pour une démonstration de force et de virilité (pour les hommes), sans pour autant réduire la distance. Le rapprochement physique est considéré par les détenus hommes, comme un risque à ne pas prendre : c’est exposer son corps à une promiscuité déjà trop importante et non désirée. Les femmes, quant à elles, ont tendance à avoir besoin d’un contact amical avec les autres détenues, d’une affection démonstrative importante pour se sentir soutenues¹⁶⁷. Le rapprochement psychologique est vu d’une autre manière : tous les détenus ont besoin d’échanger, de parler au moins à un autre détenu, pour s’occuper et ne pas devenir fou, mais la relation reste courtoise sans confiance exagérée. Rares sont les amitiés qui se nouent, même si c’est plus le cas pour les femmes, qui, nous le verrons avec l’analyse de leurs biftons, restent en contact parfois après leur sortie. Les relations sont plus d’ordre pratique : tel besoin réclame tel rapprochement. Les contraintes de la prison se ressentent encore ici, puisqu’il est plutôt rare que ce genre de situation communicationnelle se retrouve dans la société.

Les caractéristiques de chaque détenu peuvent être aussi des sources de contraintes pour communiquer avec les autres détenus. En effet, si l’organisation de la prison ne permet pas une véritable séparation physique entre les détenus mineurs et les majeurs, les interactions communicationnelles en seront bouleversées : la multiplication des violences, des trafics en tout genre (trocs d’objet, ventes de drogue, etc.¹⁶⁸) et du racket dans les quartiers des mineurs a été constatée par le contrôleur général des lieux de privation de liberté. Ainsi éclatent des bagarres dans les cours de promenade faisant des blessés parmi les détenus mineurs et les surveillants¹⁶⁹. Les détenus mineurs arrivant semblent être les victimes idéales pour les « caïds », qui subissent des agressions ressemblant fortement à des rites de passage¹⁷⁰. Les jeunes reproduisent en prison l’organisation sociale à laquelle ils sont soumis à l’extérieur et imitent les adultes en créant des bandes qui terrorisent et rackettent les plus

¹⁶⁷. Observation faite personnellement lors de notre participation à des ateliers dans le quartier femmes de la maison d’arrêt de Limoges.

¹⁶⁸. Par exemple, les détenus mineurs récupèrent les objets envoyés par les personnes extérieures par-dessus les murs et vont les remettre aux détenus majeurs contre une rétribution. Cf. l’article suivant à ce sujet : Sonya FAURE, « La violence des mineurs n’est pas une fatalité », 2014, disponible sur : http://www.liberation.fr/societe/2014/04/23/la-violence-des-mineurs-en-prison-n-est-pas-une-fatalite_1003030 [consulté le 23.03.2015].

¹⁶⁹. Cf. l’exemple relate dans l’article suivant : « Le contrôleur des prisons dénonce la violence chez les mineurs incarcérés », 2014, disponible sur : http://www.lemonde.fr/societe/article/2014/04/23/le-controleur-des-prisons-denonce-la-violence-chez-les-mineurs_4405561_3224.html [consulté le 23.03.2015].

¹⁷⁰. Cf. les informations concernant les rites de passage dans l’article suivant : « Le contrôleur des prisons dénonce la violence chez les mineurs incarcérés », 2014, disponible sur : <http://www.sudouest.fr/2014/04/23/le-controleur-des-prisons-denonce-la-violence-chez-les-mineurs-incarceres-1533908-7.php> [consulté le 23.03.2015].

faibles¹⁷¹. Les contraintes sont alors celles de la rue en société et la prison devient un enjeu de pouvoir.

De même, un détenu âgé ne pourra pas se défendre de la même manière s'il se fait agresser et l'allongement des peines contribuent à enfermer de plus en plus de personnes qui sont de plus en plus âgées.

Le statut social du détenu peut aussi influencer sur les interactions entre détenus : les indigents¹⁷² sont dans la même position de faiblesse que les non francophones et les analphabètes, ils doivent échanger des services contre des produits de première nécessité.

La langue parlée par les détenus peut aussi se révéler une contrainte : en effet, si pour tout acte de communication en prison, il est nécessaire de parler français ou de l'écrire de façon à être compréhensible, on peut constater que les étrangers sont particulièrement défavorisés en prison. Pour beaucoup, ils ne maîtrisent pas la langue française, et encore moins l'écrit, alors que la prison est bureaucratique, paperassière et ne fonctionne que par le formulaire : une demande écrite est toujours requise pour voir un médecin, rencontrer un travailleur social ou un visiteur, cantiner, revendiquer une formation ou un travail... Face à la communication en prison, les non francophones et les analphabètes ont les mêmes problèmes : ils sont dépendants de la volonté et de la loyauté des codétenus pour toute demande. Qu'il s'agisse d'une consultation médicale, d'un entretien avec un conseiller d'insertion et de probation, d'un message à transmettre au directeur de la prison, à un juge d'instruction ou d'application des peines, au procureur, pour écrire à ses proches ou lire leurs lettres, pour communiquer avec les agents pénitentiaires¹⁷³... Ils se retrouvent alors pénalisés, ne sachant si leur volonté est loyalement accomplie. L'interaction avec les autres détenus est alors faussée par rapport à ce qu'elle aurait pu être sans cette position de faiblesse. Ce problème communicationnel est renforcé pour eux par le fonctionnement carcéral. Si les caractéristiques de chaque détenu influence ses interactions avec les autres détenus, elles influent aussi la perception qu'ils ont de la prison et leurs propres conditions de productions communicationnelles.

***Définition de la prison vis-à-vis des détenus eux-mêmes :**

Les détenus, comme tout individu au sein de la société, évaluent leur situation par rapport à son point de vue personnel et aux messages reçus en direct ou par métacommunication de la part de leurs interlocuteurs.

La prison se définit aussi par ses membres et certains détenus ont des caractéristiques personnelles qui sont des contraintes supplémentaires par rapport à leur incarcération :

-l'âge : L'âge des détenus peut jouer sur les problèmes de communication : par exemple, un mineur n'aura pas la même expérience de vie carcérale (en général) qu'un adulte et ne pourra

¹⁷¹. Cf. les différents articles publiés par Bruno, ancien détenu incarcéré à la prison des Baumettes de Marseille sur : <http://brunodesbaumettes.overblog.com/prisons-pour-mineurs-l-ecole-de-la-violence.html> [consulté le 23.03.2015].

¹⁷². Au sujet des indigents en prison, cf. Anne-Marie MARCHETTI, *Pauvretés en prison*, Ramonville Saint-Agne, Érés, 1997.

¹⁷³. Philippe COMBESSIE, *Sociologie de la prison*, Paris, Éditions La découverte, 2004, p. 92.

donc pas faire face de la même façon aux problèmes ni au choc de l'incarcération¹⁷⁴. De même, un détenu âgé aura plus de difficulté à subir l'incarcération au quotidien, tant d'un point de vue santé que d'un point de vue moral, puisque l'idée de finir ses jours en prison est déprimant¹⁷⁵.

-le sexe : les femmes ont très souvent un quartier qui leur est réservé et rarement un établissement pénitentiaire entier, ce qui implique un manque de moyens et d'accès aux diverses activités, provoquant un mal-être communicationnel plus important par rapport aux hommes qui peuvent plus faire resurgir leurs sentiments. Par contre, elles subissent moins la surpopulation que les hommes, étant moins nombreuses. Appartenir à un sexe ou à un autre est une contrainte quoi qu'il arrive et ce à cause du contexte carcéral.

-le statut social des détenus est un facteur de contraintes important dans un milieu comme celui de la prison, même s'il l'est aussi en société. Avec l'incarcération, les détenus ont de nombreux frais et des besoins auxquels ils ne peuvent subvenir, ce qui induit un enfermement encore plus difficile et contraignant : la nourriture est médiocre, les soins médicaux sont peu nombreux et lents à se mettre en place, etc. Certaines personnes deviennent indigentes à cause de la prison, puisque certaines ressources financières ne dépassent pas les frontières de ces murs et le travail n'est pas assez présent pour que tous les détenus puissent y avoir accès. De même, la prison oblige à prévoir des occupations pour ne pas devenir fou et la télévision est un moyen utile pour cela mais payant. Tout achat nécessaire (produits d'hygiène, vêtements, etc.) est beaucoup plus cher qu'à l'extérieur, ce qui rend d'autant plus difficiles les conditions d'incarcération. Les interactions entre détenus s'en trouvent affectées, et pas que par la position de soumission que les indigents sont forcés d'avoir, mais aussi parce qu'ils se sentent humiliés et constamment dépendants, des éléments qui peuvent jouer sur le caractère et le moral des détenus. Le déroulement d'un acte communicationnel sera alors soumis à ces contraintes.

Individuellement, chaque détenu doit apprendre à communiquer malgré les contraintes imposées par le système carcéral. Pour cela, il crée une communication détournée : les hurlements par les fenêtres, toute la nuit parfois, d'un bâtiment à l'autre, par-dessus le terrain

¹⁷⁴. Seuls les mineurs à partir de 13 ans peuvent subir des mesures éducatives ou des condamnations pénales « si les circonstances et la personnalité du mineur l'exigent ». Les mineurs délinquants de 13 à 18 ans relèvent de juridictions spécialisées : le juge des enfants, le tribunal pour enfants et la cour d'assises des mineurs. La loi du 30 décembre 1985 dispose que les services de la protection judiciaire de la jeunesse (PJJ) sont obligatoirement consultés avant tout placement en détention provisoire et prévoit l'implantation d'un service éducatif auprès de chaque tribunal (SEAT). Trois circulaires organisent les conditions d'incarcération des mineurs afin d'assurer leur prise en charge. Ces textes limitent l'accueil des mineurs à 53 établissements spécialisés. Ils prévoient en outre l'affectation de personnel pénitentiaire spécialement formé, le développement d'activités sportives et socioculturelles, ainsi qu'une plus grande concertation entre les services de la protection judiciaire de la jeunesse et de l'administration pénitentiaire. Un mineur incarcéré doit être scolarisé ou avoir une activité à caractère éducatif. Seulement, dans de nombreux établissements, il n'existe pas de « quartier mineurs » véritablement isolés des autres détenus majeurs.

¹⁷⁵. Une loi, celle du 4 mars 2002, a pu apporter une solution de désengorgement des prisons concernant les personnes âgées ou toute autre personne malade en fin de vie. Cependant, dans la réalité, nombre de détenus se sont vus interdire cette remise de peine, étant pourtant atteint de cancer, par exemple, nécessitant des soins réguliers, et les allers et retours entre la prison et l'hôpital n'étant pas des plus simples. Ou encore, les soins prodigués aux personnes âgées et malades sont parfois prodigués avec le port des menottes aux poignets et aux chevilles, même si le détenu est sur un lit d'hôpital, ce qui empêche toute pratique médicale de se faire correctement.

de foot, dans toutes les langues, pour demander quelque chose, insulter, chanter, fêter un match de foot, ou juste ennuyer les autres. Il y a aussi les coups sur les murs, sur la tuyauterie et le lit en métal pour appeler son voisin ou encore juste pour faire du bruit, les cris dans le tuyau de ventilation... Le système du yoyo consiste à faire passer un message, un paquet de cigarette ou autre chose en l'attachant à une ficelle et en le faisant balancer d'une fenêtre de cellule à une autre :

Document non libre de droits, non reproduit par respect de droit d'auteur ¹⁷⁶

Figure 7 : Exemple de yoyo

La prison est vécue différemment selon les détenus, mais ils sont tous d'accord sur le fait qu'il s'agit d'une organisation contraignante plus que nécessaire, empêchant le bon fonctionnement de toute communication. Ces contraintes, nous l'avons vu, ont des incidences non négligeables sur les actes de communication, et ces types d'interactions convoquent des théories de la communication connues.

I.2.2. Les théories de la communication convoquées.

Même si elles présentent des différences que nous expliquerons par la suite, les grandes écoles de communication convoquent des interactions proches de celles de la prison, avec les divers problèmes qui les constituent. Nous présentons donc les écoles de Chicago, de Palo Alto et de Francfort.

A) L'École de Chicago¹⁷⁷

Cette école a réalisé des recherches sociologiques principalement entre 1915 et 1940. Son domaine de prédilection était la sociologie urbaine et elle travaillait par le biais d'enquêtes sociales. Ses méthodes consistaient à utiliser scientifiquement des documents personnels (autobiographies, archives, témoignages, etc.), à travailler systématiquement sur le terrain et à exploiter des sources documentaires diverses. Elle alliait donc pratique et théorie afin d'être le plus exhaustive possible¹⁷⁸.

Elle s'est donc concentrée sur les problèmes sociologiques de l'époque, c'est-à-dire les émeutes et les grèves ouvrières dues à une immigration importante d'étrangers ayant des langues et des cultures différentes. Cette immigration a en effet provoqué des changements dans la ville de Chicago : le nombre d'habitants évoluant considérablement, il a fallu développer l'industrialisation pour répondre aux besoins et aux attentes de tous, augmenter le

¹⁷⁶. <http://www.metamorphoses-arts.com/carcerales/carcerales.html> [consulté le 04.02.2013].

¹⁷⁷. À ce sujet, cf. aussi : Suzie GUTH, *Chicago 1920 : aux origines de la sociologie qualitative*, Paris, Téraèdre, coll. « L'écriture de la vie », 2004.

¹⁷⁸. Alain COULON, *L'École de Chicago*, 4^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2002, disponible sur : <http://www.cairn.info.ezproxy.unilim.fr/l-ecole-de-chicago--9782130531319.htm> [consulté le 13.01.2016], p.3-4.

nombre de commerces, construire des logements... Ces derniers se sont vus prendre la forme de gratte-ciels, les premiers avec une architecte moderne. De même, il a fallu ouvrir des structures scolaires : apparition de l'Université de Chicago, avec les recherches et les thèses que cela implique. Celles-ci se sont centrées notamment sur un souci de la structure sociétale avec ces différentes cultures. Les influences de cette école ont été les suivantes : la philosophie et le pragmatisme avec John Dewey et l'interactionnisme symbolique avec George Herbert Mead¹⁷⁹.

***Le pragmatisme** : considère l'activité humaine sous l'angle de trois dimensions dépendantes les unes des autres : le biologique, le psychologique et l'éthique. L'enseignement de la psychologie est ici nécessaire à la philosophie : « L'individu, lorsqu'il agit, poursuit un but et ressent des sentiments, des émotions. ». La philosophie, quant à elle, s'occupera de résoudre les problèmes de la société : les relations sociales, l'éducation, l'économie, la politique et les questions d'ordre moral, grâce à sa référence théorique. En effet, cette résolution ne pourra se faire que par le biais de la mise en pratique de ces « méthodes scientifiques de pensée » et pour cela, cette école crée un laboratoire expérimental pour tester les effets de ces idées appliquées à l'apprentissage en vue d'une meilleure éducation¹⁸⁰.

***L'interactionnisme symbolique** : considère la vie sociale comme symbolique, et les interactions comme signifiantes. Pour comprendre ces dernières, l'idéal est que l'observateur puisse en être un acteur.

*L'étude sociologique de ce monde devra donc analyser les processus par lesquels les acteurs accordent leurs conduites, sur la base de leurs interprétations du monde qui les entoure*¹⁸¹.

Mead pose alors cinq hypothèses :

-Grâce à des symboles¹⁸², nous construisons nous-mêmes les significations de nos actes et de notre milieu.

-Il distingue les symboles « signifiants » des « signes naturels », les premiers nous permettant de nous mettre à la place de l'autre.

-Partager une même culture, et donc ses significations et ses valeurs, implique que nous puissions prévoir les actions des autres, puisque nous subissons les mêmes influences.

-L'individu définit son rôle (le « moi » qui correspond aux attitudes des autres perçues par le « je ») grâce à des ensembles complexes de significations tels que les symboles, avec leur sens et leur valeur. Ce rôle varie en fonction des interlocuteurs et il se perçoit comme un tout appelé « je ».

¹⁷⁹. IDEM, p. 5-11.

¹⁸⁰. IDEM, p. 12.

¹⁸¹. IDEM, p. 15.

¹⁸². Définition in <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/symbole> [consulté le 04.04.2016] :

Signe dont la relation à l'objet est conventionnelle (p. oppos. à l'icône dont la relation est analogique et à l'indice dont la relation est causale).

-La pensée est un processus qui sélectionne les solutions les moins désavantageuses par rapport aux valeurs de l'individu parmi celles envisagées. L'acte d'un individu est un comportement défini par une interaction perpétuelle entre son « je » et son « moi »¹⁸³.

Ces deux influences ont des conséquences méthodologiques :

-l'acteur social est un centre d'intérêt pour son interprétation du monde, c'est donc de son point de vue que les recherches vont être réalisées. L'implication de l'acteur dans l'univers social qu'il étudie permet de le faire réfléchir sur ses processus de constructions de significations de son milieu. Le contexte est donc primordial et il ne faut pas le dénaturer par des théories qui n'ont pas l'expérience du terrain par le biais de la participation¹⁸⁴.

-la sociologie est devenue un travail de terrain qui s'intéresse à la construction sociale de la ville et à la résolution de ses problèmes¹⁸⁵.

-cette sociologie est multidisciplinaire : liens avec l'anthropologie, les sciences politiques, la psychologie et la philosophie¹⁸⁶.

-question de la scientificité de la sociologie suite au conflit de 1935 qui dénonçait l'influence trop importante de la sociologie de Chicago¹⁸⁷.

Enfin, nous l'avons vu, cette sociologie a principalement travaillé sur les relations sociales dans la ville de Chicago, donnant lieu à la construction de diverses théories et pratiques.

***La théorie de l'assimilation :** l'immigration massive a déclenché des recherches sur les rapports sociaux entre différentes cultures qui entament un processus d'assimilation en s'installant dans une ville dotée d'un mode de vie différent du leur. Ainsi sont nés divers concepts tels que « la désorganisation sociale », « la définition de la situation », et « l'acculturation »¹⁸⁸.

L'analyse sociologique doit partir des valeurs sociales ainsi que des attitudes caractéristiques et spécifiques à un groupe social donné, selon Thomas et Znaniecki. Ils définissent les valeurs sociales comme étant « les éléments culturels objectifs de la vie sociale » et l'attitude comme « un ensemble d'idées et d'émotions » qui font « agir de manière stéréotypée » un individu. Combinées, ces deux notions forment le « fait social »¹⁸⁹.

Le lien de ses éléments constitutifs peut être réalisé par les « quatre désirs » de tout individu (Thomas) : « l'expérience nouvelle, la sécurité, la réponse et la reconnaissance ». Nous retrouvons ainsi la notion d' « attitude » sous la discipline de la psychologie sociale et celle de « valeurs sociales » sous celle de la sociologie s'occupant de l'organisation sociale¹⁹⁰.

¹⁸³. IDEM, p. 15-16.

¹⁸⁴. IDEM, p. 16-17.

¹⁸⁵. IDEM, p. 18.

¹⁸⁶. IDEM, p. 19.

¹⁸⁷. IDEM, p. 19-22.

¹⁸⁸. IDEM, p. 23.

¹⁸⁹. IDEM, p. 24.

¹⁹⁰. IDEM, p. 25.

***Notions d' « attitude », de « désorganisation sociale » et de « définition de la situation » :**

Ainsi est étudié le concept d' « attitude » individuelle grâce à l'immigration dont l'observation a fait ressortir des changements comportementaux chez les immigrants, puisqu'ils subissent des changements sociaux dans leur quotidien, passant d'un lieu de vie et d'un milieu culturel à un autre. Ces changements forment le concept de « désorganisation sociale » et cette école les compare pour le cas particulier d'une famille traditionnelle polonaise immigrant à Chicago. Celle-ci a éclaté pour des raisons diverses, telles que l'économie, la culture et la politique. L'individualisation de la pensée des membres de cette famille ont provoqué cet éclat et donc l'immigration. Le changement s'est principalement noué autour de la question du mariage : en Pologne, traditionnellement, on se marie par respect, alors qu'en Amérique, on se marie par amour (organisation sociale différente selon les pays mais fondée toutes deux sur des conventions sociales nécessaires au fonctionnement du groupe). Un polonais voulant se marier avec la personne aimée (l'intérêt personnel est ici contradictoire avec les conventions sociales) devra donc changer de lieu culturel pour faire accepter son mariage, respectant plus, désormais, les coutumes et valeurs d'un autre pays que le sien. Il y a donc, dans cet exemple, une « désorganisation sociale » par l'affaiblissement des valeurs sociales au profit d'une valorisation des intérêts individuels. Elle peut avoir lieu lorsque ces changements sont soudains et importants, ce qui induit une réorganisation¹⁹¹.

Il existe deux types de désorganisation sociale :

- la familiale qui est due à de nouvelles pratiques de consommation.
- la communautaire qui est due à un manque d'opinion publique, et donc, à un déclin d'une solidarité collective¹⁹².

L'immigration se réorganise en communautés, pas de mélanges culturels au départ. Les populations s'adaptent au nouveau lieu, mais pas encore à l'ensemble de la population et n'assimilent pas les nouvelles pratiques culturelles, préférant conserver, pour la première génération, les traditions ancestrales¹⁹³.

On ne peut parler de désorganisation sociale lorsqu'un groupe est organisé et fonctionne sur la base d'une hiérarchie structurée dont les relations se fondent sur une dépendance réciproque.

Lorsque naît la deuxième génération de ces immigrants, une autre forme de désorganisation sociale s'installe : une déviance individuelle de certains de ces membres qui ne parviennent pas à s'adapter à cette différence de culture qui l'entoure. Ils doivent faire face aux anciens qui leur transmettent les traditions culturelles d'un pays qu'ils ne connaissent pas et s'habituer à une culture complètement différente dans un lieu de vie qu'ils ne peuvent associer à celui de leurs origines. Cette nouvelle identité en cours de construction est difficile à acquérir, ce qui conduit souvent à l'alcoolisme et à la délinquance¹⁹⁴.

La notion de « définition de situation » étudiée par cette école est expliquée ainsi :

¹⁹¹. IDEM, p. 26-28.

¹⁹². IDEM, p. 30.

¹⁹³. *Ibidem*.

¹⁹⁴. IDEM, p. 32-33.

*L'individu agit en fonction de l'environnement qu'il perçoit, de la situation à laquelle il doit faire face. Il peut définir chaque situation de sa vie sociale par l'intermédiaire de ses attitudes préalables, qui l'informent sur cet environnement et lui permettent de l'interpréter. La définition de la situation dépend donc à la fois de l'ordre social tel qu'il se présente à l'individu et de son histoire personnelle*¹⁹⁵.

C'est la raison pour laquelle cette école utilise les enquêtes sociales sur le terrain, parce que les enquêteurs sont donc à même, surtout s'ils sont aussi acteurs des phénomènes relationnels qu'ils observent, d'expliquer les processus de signification des actes qu'ils produisent dans un environnement spécifique et avec un groupe social particulier.

***Notions de « réorganisation sociale », d' « assimilation sociale » et d' « acculturation » :**

La notion de réorganisation sociale, quant à elle, a été décryptée par Park, à travers quatre étapes qu'il a pu constater dans ce processus¹⁹⁶ :

La rivalité maintient un équilibre économique grâce à la participation des immigrants dans l'organisation des tâches et la répartition du travail, mais cet équilibre est maintenu à distance, les zones géographiques étant bien définies selon les groupes culturels.

Le conflit correspond à la constitution d'un ordre politique démontrant la cohésion d'un groupe face à d'autres groupes sociaux.

L'adaptation est une nouvelle organisation sociale faisant face aux situations sociales créées par les deux étapes précédentes. Plusieurs groupes coexistent et acceptent leurs différences culturelles pour maintenir un certain ordre.

L'assimilation est une étape d'acceptation complète et de partage des valeurs et des cultures différentes entre les groupes sociaux pour former une communauté plus importante.

Les particularités ne sont pas effacées mais elles sont estompées pour une meilleure cohésion de groupe, grâce à l'éducation et à la division du travail. Chacun d'entre eux occupe une place participative au sein de cette nouvelle société et la langue commune complète cette assimilation. L'éducation a pour rôle ici d'apporter les connaissances utiles sur le fonctionnement de la société d'accueil ainsi que la place que peut occuper l'arrivant¹⁹⁷.

Les quatre étapes de Park sont retravaillées par Bogardus, qui les affine en sept étapes chronologiques pour évoquer, cette fois-ci, le processus relationnel qui se forme à l'arrivée des immigrants avec la communauté d'accueil¹⁹⁸ :

1-L'arrivée des immigrants provoque une « curiosité neutre ».

2-Les immigrants attirent les employeurs par les salaires bas pour lesquels ils peuvent travailler.

3-Les travailleurs locaux se sentent menacés dans leur emploi et leur niveau de vie, ainsi que par l'envahissement géographique.

¹⁹⁵. IDEM, p. 35-36.

¹⁹⁶. IDEM, p. 37-40.

¹⁹⁷. IDEM, p. 40-41.

¹⁹⁸. IDEM, p. 46-47.

4-La population locale demande des lois anti-immigration.

5-Cela provoque le soutien des américains les plus libéraux qui défendent les valeurs d'égalité et de liberté.

6-Des mesures anti-immigration sont prises, ce qui rend la population locale moins hostile.

7-La seconde génération d'immigrants a du mal à s'adapter à cette hybridation culturelle.

Pour Bogardus, il n'existe pas d'assimilation complète des immigrants, ce qui implique une adaptation, pour Park, de ses propres étapes. En effet, il ajoute qu'il peut y avoir une assimilation complète, mais qu'il peut aussi subsister « un système de castes » ou « une minorité raciale »¹⁹⁹.

William Brown, en 1930, évoque dans sa thèse son point de vue différent de celui de Park concernant les relations ethniques. Pour lui, le conflit est présent à chaque étape, ce qui rend impossible une assimilation complète²⁰⁰.

Franklin Frazier, quant à lui, estime que ces étapes se terminent par une séparation entre deux systèmes culturels qui développent leur propre fonctionnement social et institutionnel. Il redéfinit alors les notions suivantes²⁰¹ :

-l'acculturation : acquisition de la culture d'un groupe pour un individu.

-l'assimilation : ici, non seulement l'individu acquiert la culture d'un groupe, mais il s'identifie également complètement aux valeurs de celui-ci.

-l'amalgame : intégration complète d'une population.

***Notions de « distance culturelle » et de « marginalité » :**

William Ogburn invente la notion de « distance culturelle » en étudiant les changements sociaux qui sont provoqués par l'inadaptation aux nouvelles technologies et aux inventions diverses. Il se caractérise par une désorganisation sociale temporaire, le temps de s'habituer à ces changements²⁰².

La marginalité est étudiée avec l'étranger qui immigre à Chicago. Il se différencie des autres parce qu'il a du mal à saisir les mécanismes du nouveau système social dans lequel il entre. Le contact de différentes cultures crée une désorganisation sociale visible par les institutions, surtout pour les plus minoritaires. Ici, la notion d'homme marginal correspond à l'individu qui, contrairement aux autres membres de son groupe, parvient à mieux s'assimiler au groupe d'accueil. Considéré comme un étranger d'un côté et comme un traître de l'autre, l'individu devient alors « l'homme marginal », puisqu'il se confère une identité qui n'appartient pas à un unique groupe social. Il ne peut être assimilé complètement, puisque ses droits sociaux diffèrent des deux groupes²⁰³.

¹⁹⁹. IDEM, p. 47.

²⁰⁰. *Ibidem*, p. 47.

²⁰¹. IDEM, p. 47-51.

²⁰². IDEM, p. 51.

²⁰³. IDEM, p. 52-55.

***La criminalité de Chicago : lieu d'étude des gangs.**

Les gangs sont un type de société spécifique (selon Thrasher), ils fonctionnent différemment de la société ordinaire. Il s'agit de lieux où se retrouvent les immigrants, qui deviennent un lieu de désorganisation sociale due à la pauvreté, à la détérioration et de changement permanent de population. La réponse à celle-ci est l'échappatoire comme la structure des gangs. Ils se forment par la création de groupes de jeunes désabusés qui se rencontrent régulièrement et dont la cohésion ne permet, le plus souvent, que la recherche de conflits avec les autres groupes. En effet, les gangs, même s'ils ont un territoire propre, apparaissent et disparaissent régulièrement, par manque de loyauté entre les membres, malgré la présence d'une hiérarchie et d'un leader. Chaque gang est cependant unique, les comportements sont spécifiques à chacun d'entre eux. S'ils sont répandus, c'est notamment parce que les jeunes y trouvent une liberté d'expression qu'ils n'ont pas ailleurs. De même, ils n'agissent, au sein de celui-ci, que pour satisfaire des plaisirs individuels²⁰⁴.

Cette école mène en 1924 une enquête sociale afin de comprendre le fonctionnement des gangs et le comportement criminel. Dans son ouvrage relatant cette enquête, John Landesco cherche à démontrer que l'organisation sociale de la ville est liée à la criminalité et que les criminels ne sont que les produits de cette société²⁰⁵.

La délinquance juvénile fait partie des fléaux de cette ville, ce qui en fait un centre d'intérêt pour l'École de Chicago. Clifford Shaw y consacra même un livre au sujet d'un voleur adolescent et un autre pour un violeur. Ces études expliquent en quoi le contexte favorise cette délinquance et la présence de celle-ci en fonction des parties de la ville. En effet, la délinquance se trouve principalement près des commerces, dans les zones les plus pauvres. Shaw cherche à nous faire partager l'expérience de ces deux délinquants juvéniles à travers leur autobiographie, qui nous permettront de comprendre comment la criminalité fonctionne et à quels raisonnements peuvent se référer ces deux jeunes pour accomplir leurs actes. Nous avons accès à ce que peut constituer la vie d'un groupe criminel, véritable institution sociale avec son propre code, ses techniques, ses traditions, etc. L'entrée dans ce groupe criminel implique la reconnaissance des autres membres ainsi que l'apprentissage de ses spécificités. Ces groupes parviennent à trouver leur place au sein d'une société qui garantit leur sécurité s'ils parviennent à corrompre certaines personnes liées à la justice²⁰⁶.

***Les méthodes de recherche :**

Elles se renouvellent grâce à cette école qui allie la théorie et la pratique sur le terrain :

-Utilisation des documents personnels : autobiographies, courriers privés, journaux et récits faits par les individus concernés.

-Travail sur le terrain : observation, interviews, témoignages²⁰⁷.

²⁰⁴. IDEM, p. 57-61.

²⁰⁵. IDEM, p. 62-63. Cf. la p. 75 du même ouvrage pour l'explication de Sutherland concernant la formation des délinquants par le milieu social.

²⁰⁶. IDEM, p. 72-74.

²⁰⁷. IDEM, p. 76.

Cette école semble être autant centrée sur une sociologie qualitative que quantitative²⁰⁸.

Le recueil des documents personnels peut se faire soit par le biais d'accès à des archives, soit par la présence sur le terrain. Cette étude de terrain est détaillée par Thomas et Znaniecki dans *The Polish Peasant in Europe and in America*. Blumer en résume les quatre visées :

-construire une approche adaptée à la vie sociale complexe moderne ;

-adopter une approche compatible avec le changement et l'interaction qui caractérisent la vie sociale ;

-distinguer les « facteurs subjectifs » et étudier leur interaction avec des facteurs objectifs ;

-disposer d'un cadre théorique afin d'étudier la vie sociale²⁰⁹.

Thomas réunit de nombreux documents pour ses études, personnels ou non, et ils lui permettent de comparer les dires subjectifs aux faits avérés. Pour sa part, il préfère donc le matériel documentaire que représentent principalement les archives au travail participatif du terrain²¹⁰.

Sutherland, lui, travaille à partir de données empiriques autant que de données analytiques. Il s'intéresse donc à la vision du monde social que peuvent en avoir les individus qui le composent mais il ne se fie pas qu'aux dires de ceux-ci, il les vérifie par la suite pour leur demander de nouveau des détails sur les points qui diffèrent de la réalité. La participation est ici primordiale, sauf lorsque le milieu semble trop dangereux pour l'acteur qui s'implique ou inadéquat avec son identité et ses valeurs, comme c'est le cas pour les études que fait Nels Anderson²¹¹.

Le travail de terrain est donc effectué soit « à découvert », soit « caché » et différents rôles sont alors attribués à l'enquêteurs :

-rôle « périphérique » : chercheur en contact rapproché mais non participant pour diverses raisons (croyances épistémologiques, actions délinquantes, etc.) ;

-rôle « actif » : chercheur participant, comme un collègue.

-rôle d'immersion totale : participation à part entière, avec « le même statut que les autres membres du groupe ».

L'observation participante n'était pas une méthode appliquée par tous les chercheurs de l'École de Chicago. En effet, Park, pour des raisons d'objectivité scientifique, était contre²¹². Mais selon le terrain et le type de personnes auxquelles les chercheurs sont confrontés, cette pratique peut se révéler très intéressante, comme dans le cas des « taxi-dance hall ». Elle a plusieurs objectifs :

²⁰⁸. IDEM, p. 77.

²⁰⁹. IDEM, p. 79-80.

²¹⁰. IDEM, p. 84.

²¹¹. IDEM, p. 89-94.

²¹². IDEM, p. 96.

- donner une vision de ses pratiques, de la structure qui compose ce type d'établissements ;
- d'établir un historique de ce genre d'établissement, sa place dans la société et ses conditions d'existence et de développement ;
- expliquer le fonctionnement de l'ordre établi dans cet établissement, par un contrôle spécifique et un code de conduite à respecter pour les clients comme pour les employés²¹³.

Toutes les recherches effectuées au sein de cette école se fondent sur une méthodologie multiple, mais pas systématique ni très approfondie : les archives côtoient des données personnelles recueillies sur le terrain, ou des témoignages privés, des plans de la ville etc. Ces différentes méthodes ont permis à la ville d'acquérir de nombreuses données sociales et urbaines, qu'elles soient statistiques ou non, utiles pour de nouvelles recherches²¹⁴.

Concernant notre sujet, cette École nous intéresse pour ses recherches sur des individus qui se retrouvent dans des situations de communication conflictuelles, comme c'est le cas pour les détenus lorsqu'ils entrent en prison. Le parallèle de ces situations nous permet d'accéder aux options choisies par les migrants lorsqu'ils arrivent dans une société qui n'est pas la leur. Ces études nous donnent l'opportunité d'accéder à des données sociologiques concernant la communication sociétale lors de contraintes communicationnelles spécifiques, données que nous pouvons comparer aux comportements des détenus face à l'incarcération. Pour ces deux types d'individus, les évolutions communicationnelles sont prises en compte, tout comme les interactions.

B) L'École de Palo Alto²¹⁵

***Historique centré sur Gregory Bateson :**

Gregory Bateson est à l'origine de cette école née dans les années 1950 à partir d'un groupe de recherches, ayant eu divers centres d'intérêts autour de l' « approche systémique et interactionniste des phénomènes humains ». L'approche systémique a donné une autre perspective à la psychiatrie avec la création des thérapies systémiques. Les recherches se concentrent sur la communication entre les personnes autour de quelques principes tels que :

- « le primat de la relation sur l'individualité » ;
- « le fait que tout comportement humain a une valeur communicative et que tous les phénomènes humains peuvent être perçus comme un vaste système de communications qui s'impliquent mutuellement » ;

²¹³. IDEM, p. 101-102.

²¹⁴. IDEM, p. 107-114.

²¹⁵. À ce sujet, cf. aussi : Jean-Marie KLINKENBERG, « Qu'est-ce que le signe ? » in *Le langage : nature, histoire et usage*, Auxerre, Sciences Humaines, 2001, p. 105-115 et Stéphane OLIVESI, « De l'anthropologie à l'épistémologie de la communication. Variations critiques autour de Palo Alto. » in *Réseaux*, 1997, vol. 15, n°85, p. 215-238, disponible sur : http://persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reso_0751-7971_1997_num_15_85_3143 [consulté le 24.03.2016].

-« l'hypothèse que tous les troubles de la personnalité ou du psychisme peuvent être ramenés à des perturbations de la communication entre l'individu, son entourage et le contexte dans lequel il évolue »²¹⁶.

La psychothérapie évolue grâce à cette école qui centre l'action thérapeutique sur les relations de l'individu avec son entourage : elle est donc familiale ou de couple. Ses chercheurs ne considèrent pas leurs patients comme des personnes anormales, elles sont victimes de problèmes de communication et c'est la société qui les classe comme telles. Cette école utilise différents moyens d'intervention pour de nombreux domaines : des consultations sont mises en place, mais aussi des formations, du coaching, etc. Le monde du travail et des organisations est ainsi un autre domaine qui permet l'application de ces théories²¹⁷.

Avant la création d'un groupe de recherches, Bateson a déjà la volonté de créer des méthodes rigoureuses de recherches anthropologiques prenant en compte le contexte des interactions avec des enquêtes sur le terrain, une recherche de la compréhension des mécanismes culturels et interactionnels tels que les rituels et l'apprentissage, etc²¹⁸. Pour Bateson, la société est un vaste système de communications et d'interactions qui s'influencent mutuellement. Il s'agit ici du principe de causalité circulaire présent dans tout échange communicationnel (avec des machines ou des humains), qui bénéficie de régulations internes permettant de conserver un statut co. Apparaissent alors deux concepts :

-l'homéostasie (terme de Walter Cannon) : « désigne un processus régulateur par lequel un organisme perturbé procède à une série de changements internes pour rétablir son équilibre antérieur » ;

-le feed back ou rétroaction : « concerne les réactions du récepteur à un message et la façon dont l'émetteur les utilise pour rectifier son comportement et atteindre son but en tenant compte des modifications environnementales »²¹⁹.

Ces deux concepts démontrent qu'il y a un rapport d'influence mutuelle (circularité) entre la manière de penser d'un être humain (ou celle de fonctionner d'une machine) et le contexte dans lequel il communique²²⁰.

Par la suite, Bateson découvre de nouvelles théories lors de colloques auxquels il participe, dont la « théorie des types logiques » (Whitehead et Russell), étant en partie la raison de l'existence de la cybernétique. Elle se résume par le fait qu'elle distingue deux niveaux d'analyse qui sont les éléments constitutifs d'un système et ce dernier pris dans son ensemble. Mais l'hypothèse formulée ici est celle que le tout n'équivaut pas à la somme des parties. Le tout a une logique spécifique indépendante de celle de ses éléments²²¹.

Bateson retient de cette théorie qu'il ne faut pas confondre ces deux niveaux, faute de commettre des erreurs d'interprétation sur le contenu de l'information, qui induirait des dysfonctionnements réflexifs et donc, communicationnels²²². Bateson en retire ce qui sera

²¹⁶. Dominique PICARD et Edmond MARC, *L'École de Palo Alto*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2013, disponible sur : <http://www.cairn.info.ezproxy.unilim.fr/l-ecole-de-palo-alto--9782130606628.htm> [consulté le 14.01.2016], p. 3-5.

²¹⁷. IDEM, p. 5.

²¹⁸. IDEM, p. 7-11.

²¹⁹. IDEM, p. 12-13.

²²⁰. IDEM, p. 13.

²²¹. IDEM, p. 14-15.

²²². IDEM, p. 15.

désormais le centre d'intérêt de ses recherches en psychothérapie : l'interaction est plus importante que l'individu, puisque l' « homme psychologique » est avant tout un être communicant. C'est alors la naissance de ce qui sera appelé plus tard l' « École de Palo Alto »²²³.

Bateson constitue son équipe de chercheurs avec John Weakland, Jay Haley et William Fry, pour commencer. La seule consigne qui est donnée au groupe pour correspondre à l'orientation scientifique de Bateson est la suivante :

*Appliquer les travaux sur les paradoxes logiques au plus grand nombre de situations possibles : le zen, l'humour, la psychothérapie, l'entraînement des chiens d'aveugle*²²⁴...

Le terrain de recherches est donc entièrement libre. L'école devient alors interdisciplinaire, notamment avec la rencontre de Milton Erickson qui est un spécialiste de l'hypnose, puis avec l'intégration au groupe du psychiatre Donald De Avila Jackson, travaillant sur la schizophrénie. Pour lui, les relations familiales ont un rôle dans la pathologie des patients. Bateson n'en fera pas son sujet de prédilection, mais il l'abordera comme un « théoricien des communications » : il en analyse le cadre thérapeutique lors d'une communication en se concentrant sur la métacommunication²²⁵.

L'école s'oriente désormais principalement sur le terrain de la schizophrénie, ce sujet étant porteur et source de subventions. Naît alors la théorie de la « double contrainte » qui crée des divergences de point de vue au sein de l'école, provoquant un éloignement de la part de Bateson. Deux groupes de recherche se distinguent alors : celui autour de Bateson et celui autour de Jackson avec la création du Mental Research Institute en 1959. Viendront notamment se joindre à Jackson : Jules Riskin, Virginia Satir et Paul Watzlawick. Bateson quitte cette école en 1963²²⁶.

***La psychiatrie et l'approche systémique :**

Le premier ouvrage de Bateson a été écrit en collaboration avec Jurgen Ruesch. Il s'agit de *Communication. The Social Matrix of Psychiatry*, qui reste dans la continuité des recherches sur la communication. L'information est ici le concept fondamental, puisque la communication est considérée comme capable d'influer sur les comportements. Le contexte et les interactions communicationnelles ont une part importante dans l'explication des comportements humains. Le patient est pris sous un angle de recherche impliquant « un système relationnel perturbé et perturbant »²²⁷. Cet ouvrage se concentre sur la construction d'une théorie de la communication qui pourrait s'appliquer sur leur terrain de recherche qui est la psychiatrie et sur les incidences comportementales que peut avoir la culture d'une société sur ses membres²²⁸.

²²³. IDEM, p. 16-17.

²²⁴. IDEM, p. 18.

²²⁵. IDEM, p. 18-21.

²²⁶. IDEM, p. 22-24.

²²⁷. IDEM, p. 25-26.

²²⁸. IDEM, p. 27.

Bateson critique les notions de « principe de réalité²²⁹ », de « principe de plaisir », de « libido » et de sa « substance » qui sont ambiguës. Pour lui, on ne peut pas confondre des « substances concrètes » et l'« inconscient », la « libido » et le « Ça ». De même, il dénonce l'absence de terminologie précise et le manque de traitement curatif qui ont été laissés pour compte au profit d'un simple « diagnostic d'anormalité »²³⁰.

Bateson critique également le fait que la psychanalyse soit fondée sur le modèle de la physique du XX^{ème} siècle avec l'idée que la psychologie de l'individu soit une énergie à la base de nombreux comportements humains. Cette énergie pourrait se dégrader, alors que Bateson pense que :

*L'homme est capable d'agir sur l'état d'ordre ou de désordre des systèmes dans lesquels il se trouve impliqué. Ces systèmes présentent donc des mécanismes autocorrecteurs qui contredisent le principe de conservation*²³¹.

Pour lui, l'homme n'effectue pas des choix déterminés par avance, mais il fait preuve de créativité. Il considère les théories modernes de l'information plus aptes à répondre aux besoins de la psychothérapie que les théories énergétiques du siècle précédent. En effet, l'information s'accroît lors d'une thérapie, ce qui provoque un effet contraire à celui de l'entropie, appelé « négentropie », c'est-à-dire une augmentation de l'« ordre du système ». Il explique aussi que l'observateur d'un événement communicationnel doit être considéré comme impliqué dans le processus de signification de l'événement observé, afin de prendre conscience que son propre point de vue est subjectif et qu'il influe sur l'interprétation de l'événement. Un thérapeute ne peut être complètement neutre et objectif dans le sens où il applique ses propres connaissances (liées à son expérience personnelle) comme traitement à la pathologie d'un patient. La psychothérapie évolue en prenant en compte ces changements²³².

***Évolution de la psychiatrie :**

Bateson perçoit deux courants distincts qui doivent être réunis pour plus d'efficacité :

-le courant humaniste : il « fait appel à la relation, à la compréhension et à la sensibilité » et s'applique très bien en pratique.

-le « courant systémique fondé sur les théories de l'information » : plus théorique, il est difficilement applicable lors des séances thérapeutiques²³³.

La pathologie est liée à un problème de communication avec soi ou avec autrui et celui-ci se situe soit au niveau de la perception des messages qui est déformée, soit au niveau de l'expression des messages qui est défailante, soit enfin, au niveau de la croyance de ce qui est perçu comme provenant de l'extérieur (exemple : l'hallucination). Il est alors nécessaire

²²⁹. Cf. Nathalie AUGER et Béatrice FRACCHIOLLA in *Langage, genre et sexualité*, Québec, Notabene, coll. « Langue et pratiques discursives », 2011, p. 239 :

Selon les tenants de l'École de Palo Alto, la bonne communication ne communique pas la réalité, mais transmet à l'autre ce qu'il souhaite entendre – ou au contraire ce qui va le choquer.

²³⁰. IDEM, p. 28-29.

²³¹. IDEM, p. 29.

²³². IDEM, p. 29-32.

²³³. IDEM, p. 32-33.

pour le thérapeute d'apprendre à parler le même langage que le patient (code spécifique à celui-ci) afin de lui faire saisir les changements nécessaires à adopter pour que la communication s'améliore. Il réapprend ainsi des « modalités saines » de relation communicationnelle. Par exemple, certains paradoxes communicationnels peuvent être résolus par des procédés théoriques²³⁴.

Parmi ces paradoxes, il existe la situation de « double contrainte », comme nous l'avons évoqué plus haut, qui est source de pathologie. Elle est composée de cinq éléments :

-d'une victime, par exemple l'enfant, et d'une personne qui impose cette situation, par exemple, la mère.

-la double contrainte doit revenir régulièrement dans la communication pour être la cause d'une pathologie.

-si la condition d'accomplissement d'une injonction n'est pas respectée par l'enfant, la mère le menace de perdre son amour ou de le punir par colère.

-la première injonction se voit contredite par une seconde, qui est d'un niveau plus abstrait (mimique, geste, intonation, etc.). Par ex : L'amour envers le père est nécessaire même si ce mariage fait souffrir la mère.

-une autre injonction négative empêche la victime de sortir de cette situation : impossibilité de quitter le foyer familial pour un enfant et la fuite serait pire que la situation actuelle, selon l'hypothèse de la mère²³⁵.

Cette situation n'existe que dans des structures familiales particulières, telles que :

-l'angoisse d'une mère a en réponse une affection de la part de l'enfant, ce qui provoque un recul de la mère comme si c'était l'existence même de l'enfant qui posait problème.

-à cause de cette réaction de rejet, la mère se sent coupable et elle essaie de compenser en démontrant affectivement de l'amour à son enfant, mais il ne lui correspond pas. Deux messages contraires sont émis envers l'enfant.

-l'absence de toute personne, comme un père, pour intervenir dans cette relation.

Le comportement d'amour de la mère est une métacommunication qui informe l'enfant qu'il ne faut pas prendre en compte son comportement « hostile », ce qui prouve à l'enfant qu'elle a bien eu ce genre de comportement envers lui. L'enfant se sent responsable de ce rejet, puisque la mère évite la confrontation pour éviter que cette hostilité se manifeste. L'enfant doute alors de ses perceptions et ne sait plus comment réagir ni comment comprendre la situation. Les effets de la double contrainte sur l'enfant sont dévastateurs : il est incapable d'utiliser la métacommunication, qui est pourtant nécessaire à tout échange fluide, il ne peut pas non plus se plaindre de cette situation, ce qui le conduit à se réfugier dans un « discours métaphorique », à se glisser « dans la peau d'un autre » ou encore à prétendre « qu'il n'est pas là ». De même, il ne sera capable de comprendre l'intention de son interlocuteur et aura constamment peur d'être manipulé, car il cherchera continuellement des sens cachés partout.

²³⁴. IDEM, p. 32-35.

²³⁵. IDEM, p. 37.

Il oscillera alors vers deux extrêmes : il choisira de tout prendre au sens littéral, ou de tout prendre pour une plaisanterie²³⁶.

Cette école considère qu'il existe d'autres paradoxes, qui sont d'ordre pragmatiques et qui ne permettent pas de répondre tels que « Soyez spontané ! ». Il faut critiquer le paradoxe pour sortir de celui-ci²³⁷.

*Le Mental Research Institute (MRI) :

Conçu par Jackson, il a pour objectif de concevoir des concepts utiles aux thérapies familiales à partir des théories de Bateson. Il diversifie pour autant ses recherches en offrant la même liberté que Bateson. Celles-ci se dirigent alors vers les processus de changement et de renouvellement des techniques thérapeutiques et la communication²³⁸.

Les travaux portent sur :

*La pragmatique de la communication, le processus de changement, les thérapies familiales, systémiques et stratégiques et la formation de thérapeutes systémiques*²³⁹.

La pragmatique de la communication est le terrain de recherches privilégié pour Paul Watzlawick, elles sont dans la continuité de celles de Bateson. Les concepts et les théories ont été affinés et les théories ont été appliquées aux thérapies afin d'en vérifier la validité. Ces recherches ont été reprises dans un ouvrage qui a permis la diffusion de ces approches systémique et pragmatique²⁴⁰.

Le processus de changement est le sujet de travaux sur l'intervention d'un changement dans une relation communicationnelle, provoqué par le thérapeute et ayant pour but de modifier le déroulement pathologique de celle-ci. C'est l'une des plus grandes avancées du MRI : le processus de changement a une logique spécifique, constatée grâce aux théories de groupes et à celles de types logiques. Ces théories dégagent deux types de changement : le changement 1 qui ne modifie pas le système en lui-même, et le changement 2 qui le modifie. Le changement 1 correspond au phénomène d'homéostasie qui régule la communication sans faire intervenir de changement complet. Le changement 2 permet de s'octroyer un point de vue extérieur et de changer des habitudes comportementales. Ce dernier changement est systémique et il trouve une solution à un problème de communication comportementale²⁴¹.

Les thérapies familiales ne sont pas les seules thérapies proposées au sein de cette clinique. Les thérapies brèves sont des séances au nombre maximum de dix espacées d'un mois, pendant lesquelles le travail s'effectue en équipe : des thérapeutes reçoivent les patients pendant que d'autres observent la séance à travers une glace sans tain. Avec l'accord des familles, les séances sont enregistrées et grâce à cela, des solutions et des stratégies sont mises en place collectivement²⁴².

²³⁶. IDEM, p. 39-41.

²³⁷. IDEM, p. 42.

²³⁸. IDEM, p. 44.

²³⁹. IDEM, p. 49.

²⁴⁰. IDEM, p. 50.

²⁴¹. IDEM, p. 51-52.

²⁴². IDEM, p. 53-54.

La formation de thérapeutes systémiques se fait grâce à Virginia Satir. Grâce aux enregistrements des séances thérapeutiques, elle forme les étudiants à la pratique. Les familles peuvent également y avoir accès, ce qui leur permet de débattre sur la situation communicationnelle, celle qui pose problème et celle à envisager²⁴³.

***Le modèle systémique et la communication :**

Avec la publication de l'ouvrage intitulé *Une logique de la communication*, Watzlawick, Helmick-Beavin et Jackson, la communication humaine est envisagée avec ses effets pragmatiques sur le comportement. Ils développent une méthodologie rigoureuse alliant des modèles théoriques et une observation méthodique des comportements. L'approche est interactionnelle puisqu'ils étudient la relation qui se noue entre l'émetteur et le récepteur d'un message communicationnel. Elle est aussi systémique, l'observation se concentrant sur le fonctionnement des éléments liés à la communication entre eux²⁴⁴. Le système y est défini ainsi :

*Un ensemble composé d'une limite qui le sépare de son environnement et d'éléments reliés entre eux par un réseau de communication*²⁴⁵.

Le plus souvent, les systèmes sont « ouverts » parce qu'en étant en contact avec leur contexte, ils s'influencent mutuellement. Ce type de système comporte quelques principes :

- Le principe de totalité : liaison des éléments entre eux de façon à ce que le changement de l'un d'entre eux les modifie tous.
- Le principe de rétroaction : les éléments sont reliés entre eux de manière circulaire par le biais d'une rétroaction positive (si elle accentue un phénomène) ou négative (si elle régule et donc amortit un phénomène).
- Le principe d'équifinalité : un système n'est pas déterminé par ses origines puisqu'un système évolue grâce au changement relationnel qu'il entretient avec son contexte. L'observation du fonctionnement interne et externe des relations d'un groupe social est le meilleur moyen d'analyser ces processus²⁴⁶.

***La communication et ses propriétés²⁴⁷ :**

- « L'impossibilité de ne pas communiquer » est le point central de cette école : à partir du moment où tout comportement est perceptible par quelqu'un, il pourra être interprété comme un signe.
- Les niveaux du contenu et de la relation : l'information ne se situe pas qu'au niveau du contenu d'un message, le type de relation est déterminé par le comportement (ton, regard, distance) de l'émetteur d'un message.

²⁴³. IDEM, p. 55.

²⁴⁴. IDEM, p. 58-59.

²⁴⁵. IDEM, p. 60.

²⁴⁶. IDEM, p. 61-63.

²⁴⁷. IDEM, p. 63-70.

-« La ponctuation de la séquence des faits » : elle correspond au découpage que les acteurs d'une communication identifient dans leur interaction (qui a commencé la discussion, comment le type de relation s'est instauré, etc.).

-La communication « digitale » et la communication « analogique » : une information est transmise par l'intermédiaire d'un code et celui-ci est soit digital (signes conventionnels), soit analogique (signes relevant de l'expression corporelle très significatifs sur le ressenti de l'interlocuteur : ennui, dégoût, etc.). Ces deux types de communication se complètent entre eux pour donner de l'information à l'interlocuteur.

-L' « interaction symétrique » et l' « interaction complémentaire » : un échange communicationnel est soit symétrique (comportement identique en production et en réception) soit complémentaire (comportements différents, qui s'ajustent entre eux). Ce dernier impose la « position haute » de l'un des partenaires, comme entre professeur et élève. Entre deux personnes, le plus souvent, les interactions sont multiples, elles varient en fonction de la situation et des compétences de chacun.

Ces propriétés de la communication systémique nous permettent de conceptualiser la communication, mais aussi d'utiliser l'interaction comme base de la communication, d'adopter un point de vue nouveau sur les quiproquos, de comprendre le regard subjectif que l'on porte à ses propres relations et les difficultés que cela implique, et donc de repérer ce qui rend une communication pathologique.

***La communication d'un point de vue pathologique²⁴⁸ :**

Elle devient pathologique lorsqu'elle ne remplit plus son rôle de création de lien et de compréhension de l'autre. Si les situations communicationnelles deviennent conflictuelles à cause d'une incompréhension systématique, le problème peut se situer au niveau des propriétés de la communication :

-La situation de la double contrainte peut provoquer une volonté de ne pas communiquer.

-La difficulté à produire de la métacommunication peut engendrer un problème d'identification entre les niveaux du contenu et de la relation.

-Cette confusion dans les niveaux de la communication peut engendrer un point de vue biaisé sur le déroulement d'une communication.

-Si les références culturelles varient entre deux interlocuteurs, ceux-ci peuvent mal comprendre une information transmise par l'autre (problème de traduction entre le code analogique et digital).

-les interactions symétriques et complémentaires peuvent être extrêmes : réclamation constante d'une égalité ou d'une réciprocité ou rigidité d'une relation qui ne peut évoluer à cause d'une oppression constante ou d'une inégalité trop importante.

***La psychothérapie :**

L'action thérapeutique se concentre sur les interactions d'un individu et plus sur lui seul ainsi que sur son contexte d'évolution. La communication est la source des problèmes

²⁴⁸. IDEM, p. 70-76.

communicationnels mais aussi sa solution. L'hypothèse formulée par cette école est que les troubles du patient sont dus à un « système d'interaction pathogène » tel que la famille ou le couple. Les thérapies vont donc viser à modifier ses systèmes de communication en cherchant les caractéristiques relationnelles qui posent problème et en évaluant les différentes solutions déjà expérimentées et qui ont échoué. Les techniques utilisées sont le recadrage dans une situation dans laquelle le problème ne peut plus trouver de raison d'exister, de prescrire des comportements à suivre pour changer les habitudes du patient et celles de son entourage et de donner un ordre qui paraît paradoxal, pour créer une situation de surprise. Le recadrage permet de visualiser une situation d'une manière différente qui ne fasse plus souffrir. L'injonction paradoxale a pour but de forcer le patient à répéter volontairement des situations qui provoquent des symptômes, contenant des interdictions que le patient voudra transgresser. Les prescriptions thérapeutiques ciblent les difficultés du patient ou provoquent un changement bénéfique²⁴⁹.

Le MRI utilise différentes méthodes thérapeutiques telles que les thérapies familiales, individuelles et de couples, dont les deux dernières sont des thérapies brèves et stratégiques. Il ne se contente pas d'appliquer des thérapies mais dialogue constamment entre théorie et pratique pour faire face à la diversité des cas. Le MRI n'a pas créé la thérapie familiale mais il l'a consolidée théoriquement et méthodologiquement. La théorie de départ est que « la famille est la matrice fondamentale des phénomènes humains ». C'est un système particulier avec ses propres règles de fonctionnement, constitué d'un réseau de relations qui communiquent ensemble. Le moindre changement influe sur l'ensemble de ce système. Les règles visent un comportement répétitif et organisé des membres, selon des schémas qui régulent le fonctionnement de la famille (homéostasie), stabilisant les relations entre les membres et les rôles de chacun. Elles ne sont pas conscientes ni explicites mais elles ont plusieurs formes : un accord implicite constitue les normes sur lesquelles reposent les relations et celles-ci sont protégées par des valeurs à respecter qui sont des « mécanismes homéostatiques ». De même, ce système familial est composé de croyances concernant les relations existantes qu'il ne faut pas remettre en question pour conserver la cohésion familiale. Les rôles de chacun sont à appréhender de manière interactive²⁵⁰.

Le MRI ne décrit pas les familles pathologiques comme anormales mais certains mécanismes sont constants lorsque des troubles apparaissent au sein d'une famille : une coalition de plusieurs membres de la famille se retrouve régulièrement, ce qui correspond à une alliance négative envers un autre membre. Souvent, ce sont deux membres de génération différente (cas du « triangle pervers ») qui s'allient contre un autre membre (exemple de l'enfant et de la mère contre le père). Le trouble pathologique est une réponse pour conserver un statut co au sein de la famille, même si cela conserve en même temps les modes de relation pathologique²⁵¹.

Les différences entre les thérapies familiales et les thérapies brèves se situent au niveau de l'orientation et de la spécialisation. Le protocole est plus codifié dans le cadre des thérapies brèves, car elles doivent se réaliser en un nombre de séances limité, mais la pratique reste souple pour s'adapter à chaque cas. Dans les deux cas, le patient ne doit pas forcément

²⁴⁹. IDEM, p. 77-85.

²⁵⁰. IDEM, p. 86-88.

²⁵¹. IDEM, p. 89-90.

être conscient du problème pour que celui-ci disparaisse. Cette thérapie brève se déroule selon les étapes suivantes :

- Le premier rendez-vous permet de présenter « l'organisation du traitement et le dispositif thérapeutique » ;
- Le thérapeute et le patient (et son entourage) cherchent à définir précisément le problème ;
- Un inventaire des solutions ayant échoué est fait ;
- Ensemble, ils définissent l'objectif du traitement de manière réaliste et précise, des critères clairs de réussite sont établis afin de vérifier s'ils sont atteints ;
- Est fait ensuite le choix des interventions, ainsi que leur réalisation. La démarche la plus adéquate est cherchée.
- La fin du traitement est marquée par un bilan suivi par une séance de suivi programmée qui rassure le patient²⁵².

La psychothérapie a évolué grâce à l'ouverture d'un service d'urgence psychiatrique en 1975. La recherche de solutions communicationnelles s'est améliorée avec une souplesse quant au nombre de personnes impliquées dans le conflit communicationnel du patient à chaque séance, elles sont alors ciblées sur les sous-systèmes (fratrie, couple...). L'histoire du patient est aussi plus prise en compte²⁵³.

***L'application des théories de Palo Alto au monde du travail et des organisations :**

Peu d'études ont été réalisées par les membres même de cette école au sujet du monde du travail et des organisations, mais d'autres chercheurs se sont fondés sur ses travaux pour en parler. Pourtant, comme pour la famille, les organisations sont créées et gérées par les hommes, et ce sont des lieux de conflits communicationnels. Ce sont aussi des systèmes organisés de communication qui contrôlent leur propre fonctionnement et évolution²⁵⁴.

L'École de Milan s'est donc intéressée à ce sujet en comparant le fonctionnement familial avec celui des organisations. Ce sera la psychologue Maria Selvini Palazzoli qui impulsera les études autour de ce thème central. Les étudiants se demanderont ainsi si les outils utilisés lors des thérapies familiales peuvent être valables pour les milieux professionnels tels que les écoles, les hôpitaux et les entreprises. La recherche se concentre sur « la compréhension des situations de crise dans les organisations ». Ils parviennent à démontrer l'adéquation de la théorie systémique pour résoudre les conflits par le changement comportemental et pour comprendre la complexité des relations qui se nouent dans les organisations et qui ont des modes de fonctionnement propre à ce système²⁵⁵.

La mise en pratique des applications de ces théories dans les organisations se réalise grâce à la présence des consultants appelés en renfort par l'organisation elle-même qui détecte un problème de communication se répercutant sur le bon fonctionnement de leur système. Le consultant n'est pas un expert en structure d'organisation, mais dans les relations qui se nouent et dans les systèmes sociaux en général. Son statut lui confère une autorité

²⁵². IDEM, p. 91-94.

²⁵³. IDEM, p. 95-98.

²⁵⁴. IDEM, p. 99-100.

²⁵⁵. IDEM, p. 101-103.

nécessaire à l'application d'un changement au sein des organisations. Il explore le fonctionnement des organisations grâce à son point de vue général qui diverge de ceux de chacun des membres qui les constituent. Il peut donc proposer une nouvelle voie à explorer pour l'amélioration demandée²⁵⁶. Ses trois actions essentielles sont :

-« élargir le contexte relationnel » : il établit le fonctionnement interne en fonction de l'activité qui se déroule dans une organisation en particulier, la culture d'entreprise ayant une influence sur ses membres ;

-« situer les acteurs dans un modèle de circularité » : les membres s'influencent entre eux. Le consultant doit donc considérer que le fonctionnement de l'entreprise est fondé sur l'interdépendance de ses membres, même si le point de vue de chacun d'entre eux diffère de la réalité ;

-« procéder à un recadrage systémique » : le consultant aura ici le rôle de la personne qui apporte un point de vue d'ensemble objectif afin d'établir les caractéristiques de la communication de cette organisation et de trouver les solutions nécessaires à son amélioration²⁵⁷.

L'analogie entre la famille et l'organisation a pourtant ses limites : le consultant n'est pas un thérapeute et le terrain d'application de leurs théories sont d'ordre public pour le premier et privé pour le second. L'organisation ne doit pas considérer les interactions communicationnelles qu'entre individus mais aussi entre des groupes d'individus. L'organisation offre une gamme de contraintes (règlements, habitudes, buts, marché économique, type d'activité, etc.) très différente de celle de la famille²⁵⁸.

L'organisation a donc une approche systémique qui lui appartient et qui diffère donc des modèles thérapeutiques : elle s'utilise dans des pratiques diverses telles que le coaching, l'accompagnement au changement et la médiation. Ces approches se sont vues complétées par d'autres théories qui situent également les relations entre les individus dans un modèle de circularité :

-Éric Berne : Pour lui, la communication interpersonnelle est une forme de stratégie. Il se réfère à la théorie des jeux de John von Neumann et d'Oskar Morgenstern, connue de Bateson grâce à une conférence. Dans cette théorie, les interlocuteurs peuvent être des rivaux et la communication être une compétition. Ce qui est le cas lorsque des employés entrent en compétition pour être le bras droit du chef, par exemple. Ce sont ici des « jeux à somme nulle ». Il existe aussi des « jeux à somme non nulle » dont les partenaires ne sont plus rivaux mais cherchent à ce que tout le monde y gagne. Pour réaliser un changement au sein d'une organisation, il est nécessaire qu'il y ait une négociation qui se mette en place. Le jeu, au sein de l'organisation, correspond à une ligne de conduite répétitive d'un individu qu'il applique envers les autres. Le but est de remporter un gain et celui-ci est atteint par l'intermédiaire de jeux cachés. C'est ce que le consultant doit repérer pour espérer un impact sur la communication générale de l'organisation²⁵⁹.

²⁵⁶. IDEM, p. 104.

²⁵⁷. IDEM, p. 105-108.

²⁵⁸. IDEM, p. 109-110.

²⁵⁹. IDEM, p. 111-112.

-Henry Mintzberg : Pour lui, il est important de connaître de manière précise le comportement des acteurs qui sont influencés par le contexte organisationnel. Les organisations sont composées de variables en quantité limitée qui peuvent se combiner pour former une « configuration organisationnelle différente » :

–la « *structure* » (la façon dont est assurée la coordination du travail des opérateurs) ;

–le « *marché* » dont dépend l'activité de l'organisation (stable ou aléatoire, par exemple) ;

–les « *buts* » que la structure s'assigne, eux-mêmes subdivisés en « *buts de mission* » (centrés sur les résultats) et en « *buts de système* » (centrés sur l'organisation elle-même et ses membres) ;

–le « *pouvoir* » (notamment la façon dont il est assumé)²⁶⁰.

Leur combinaison permet de prévoir des contextes d'interactions professionnelles. Grâce à la connaissance de ces configurations, il est possible de mieux comprendre les différences culturelles entre les organisations et au sein même de l'organisation²⁶¹.

-Michel Crozier : Il est le créateur de l'analyse stratégique d'orientation systémique et se concentre sur les enjeux de pouvoir. Il considère que le pouvoir éprouve des difficultés au sein d'une organisation, puisque des décisions sont prises sans que les doutes puissent être tous soulevés. Ceux qui parviennent à maîtriser certaines incertitudes utiles pour la survie de l'organisation se voient octroyer un pouvoir, peu importe la place qu'ils occupent au sein de l'organisation. L'analyse stratégique démontre que chaque membre d'une organisation ne participera au sein de celle-ci que dans le but de servir ses propres intérêts, qui tournent autour du pouvoir²⁶².

-Chris Argyris : L'innovation d'une entreprise est liée aux expériences communes des acteurs de cette organisation qui parviennent à en tirer collectivement des enseignements. Il s'agit ici de la théorie de l'apprentissage organisationnel. Il répertorie (avec Donald Schön) deux types d'apprentissages organisationnels : la « simple boucle » avec laquelle l'entreprise tire des enseignements de ses expériences dans la limite de ses valeurs et de ses normes et la « double boucle » avec laquelle l'entreprise remet en cause ses valeurs et ses normes en fonction de ses expériences. La première gère son organisation, tandis que la seconde crée la sienne²⁶³.

Ces exemples de théories enrichissent celles de Palo Alto qui restent le socle commun et incontournable de la recherche en communication interpersonnelle. D'ailleurs, la Programmation Neurolinguistique, apparue dans les années 1970 reprend les travaux de Bateson, de Erickson et de Satir²⁶⁴.

La pensée initiée par cette école continue d'évoluer à l'heure d'aujourd'hui et son ouverture disciplinaire ainsi que sa volonté d'allier théorie et pratique ont permis l'émergence

²⁶⁰. IDEM, p. 113.

²⁶¹. IDEM, p. 114.

²⁶². IDEM, p. 115-116.

²⁶³. IDEM, p. 116-118.

²⁶⁴. IDEM, p. 118-119.

de nombreux domaines d'application. La systémique est désormais transgénérationnelle et non plus synchronique. La systémique et la pragmatique allient des exigences de la théorie et de la pratique²⁶⁵.

Concernant notre étude, cette École nous permet de cibler la source des problèmes communicationnels et de se concentrer sur les actions bénéfiques à une amélioration. L'individu ayant des symptômes de troubles communicationnels est semblable à un détenu entrant en prison, puisque les contraintes communicationnelles lui sont imposées par son entourage. Nous pouvons ainsi chercher quels sont ces symptômes et à quoi ils sont dus, ce qui nous ramène à analyser les productions communicationnelles des détenus, en faisant émerger l'influence des contraintes carcérales sur les émotions des détenus.

C) L'École de Francfort

C'est le nom donné dans les années 60 à un groupe d'intellectuels allemands, composé de Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, Herbert Marcuse, Jürgen Habermas et Walter Benjamin. Cette école est née en 1923 avec l'Institut de recherche sociale et elle travaille sur une théorie critique de la culture de masse dans les sociétés industrielles et crée le concept d' « industrie culturelle ». Elle étudie le terme de critique :

-au sens des Lumières : la raison pour décrypter les textes,

-au sens de la philosophie idéaliste allemande : voir Kant épistémologie,

-au sens marxiste : il faut prendre conscience de la situation pour s'en libérer²⁶⁶.

*Le problème de la vulgarisation scientifique (Habermas et Benjamin) :

Habermas :

La science et la technique sont d'autres domaines contrôlés par le capitalisme, selon cette école, puisqu'ils sont vulgarisés en vue d'une diffusion de masse. Cette vulgarisation remporte un large succès mais c'est justement celui-ci qui nous prouve que le langage utilisé ne relate pas les véritables informations utiles scientifiquement ou techniquement. Ces domaines ont un langage propre et le public en a un autre, il a donc fallu en créer un qui soit entre les deux pour que chaque parti s'y retrouve. Mais ce langage n'est pas adéquat aux sujets scientifiques et techniques traités et le public ne peut pas s'en servir. Cette vulgarisation transmet certes des messages au public, mais ils sont d'ordre manipulateur. Elle suscite son intérêt par la crainte ou l'espoir²⁶⁷.

²⁶⁵. IDEM, p. 120-121.

²⁶⁶. « L'École de Francfort », disponible sur : www.akadem.org/medias/documents/1_Ecole_Francfort.pdf [consulté le 15.01.2016].

²⁶⁷. François GUERY, « L'École de Francfort et la problématique de la vulgarisation scientifique », in *Dictionnaire critique de la communication*, tome 2, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 1444-1446.

Pour comprendre pourquoi ce langage n'est pas adéquat, il faut saisir le fonctionnement de l'esprit humain à partir de ses relations communicatives et culturelles. La culture est formée de trois dialectiques (selon Hegel d'Iéna) que sont le travail, la domination et le langage que l'on peut regrouper sous les deux notions de *tekhnè* (le savoir-faire productif) et de praxis (interaction sociale) :

-Le travail (comme *tekhnè*):

*Le travail a beau discipliner et conférer à l'homme naturel une transcendance en lui faisant appliquer des règles universelles à son œuvre concrète, la domination obtenue sur l'étendue n'est pas réflexion : elle n'aboutit qu'à rendre le monde disponible, elle opère sans rendre l'humain reconnaissable comme tel*²⁶⁸.

-Le langage (comme *praxis*) permet une reconnaissance mutuelle des volontés de chacun, ce qui fait naître l'interaction. Dans cette dernière, on ne reconnaît pas clairement l'esprit de l'autre, car chaque acte a une signification différente²⁶⁹.

Aucune œuvre culturelle ne peut être conçue sans que l'auteur ne pense d'abord au conflit tragique de celle-ci et à sa résolution. L'homme devient un être sujet lorsqu'il doit résoudre un conflit face à un véritable adversaire. Il obtient la reconnaissance de son existence par l'intermédiaire de celui-ci. Donc, la science, qui est objective et instrumentale et qui ne permet pas la reconnaissance d'un homme ne peut constituer un « monde » pour tout un chacun. Le véritable « monde » dans lequel l'homme peut réfléchir et donc être, est celui du « monde vécu social »²⁷⁰.

Habermas démontre qu'il faut s'éloigner du savoir pour réfléchir et que donc :

*La dimension pratique de l'esprit doit être posée hors de la techne, cette mise à disposition du monde apparent qui ne répond pas à la vocation humaine véritable*²⁷¹.

La cosmologie illusionne l'homme théorique sur son but véritable qui est la domination par le politique. En effet, le langage sert à dominer et parvient à cacher l'inhumanité de ce procédé. Par la création de ce troisième langage, c'est le langage lui-même qui souffre du désaccord entre le propos maîtrisé de la science et le propos vulgaire de la société. Le fait que le langage ne parvient à évoluer en même temps que le progrès en reposant sur des valeurs obsolètes influence la vision que les groupes sociaux ont d'eux-mêmes car les systèmes de représentation et de valeurs se technicisent. Se trouve ici un paradoxe : alors que l'idéologie scientifique est très vulgarisée, impliquant une diffusion industrielle qui contrôle les conceptions du monde, cette diffusion de spécialistes n'est pas adaptée à des non spécialistes puisque les pratiques et les conceptions du monde sont très différentes pour les uns et pour les autres²⁷².

Un autre paradoxe s'offre à nous : si la domination politique passe par la rationalité scientifique, l'opposition technique/pratique laisse place à la « technicisation de la politique » qui conditionne « le combat et la solution démocratiques ». Le langage a donc un « pouvoir

²⁶⁸. IDEM, p. 1446.

²⁶⁹. *Ibidem*.

²⁷⁰. *Ibidem*, p. 1446.

²⁷¹. IDEM, p. 1447.

²⁷². *Ibidem*.

technoscientifique sur la nature ». Ce n'est pas la vulgarisation qui a créé le pouvoir de la technique. Ce dernier provient de la connaissance scientifique qui a des applications industrielles. Ce pouvoir n'est pas directement un pouvoir des hommes qui maîtrisent les technologies sur d'autres hommes qui ne les maîtrisent pas. C'est la vulgarisation qui a affecté la mise en pratique en modifiant son langage²⁷³.

La répartition des connaissances scientifiques et techniques implique des relations conflictuelles entre les hommes, d'où l'emploi de la vulgarisation qui masque son intention de dominer en partageant une partie du savoir sans donner pour autant les clés essentielles à sa mise en pratique. Si les hommes ne parviennent à l'utiliser, il reste la possibilité de conflit car ils ne sentent pas reconnus comme capables de maîtrise. Le langage traditionnel ne permet pas de réfléchir à la relation de ces divers groupes sociaux, alors que ce « monde vécu social » est conçu pour être interactif. Habermas vise ici un dénouement politique interactif par une délibération publique²⁷⁴.

Le bilan que cette école apporte sur la notion de vulgarisation, c'est que la connaissance est une forme de pouvoir et que la vulgarisation ne parvient à le partager puisque la création de ce tiers langage reste inaccessible pour la masse populaire. Si la vulgarisation domine subrepticement, les formes de domination méritent d'être étudiées au-delà de la simple communication en langue vulgaire de la science. Il serait approprié de saisir les effets de telles pratiques sur la société. La théorie critique se tourne alors vers l'idée que la métamorphose de la « théorie traditionnelle » est due à la vulgarisation de la connaissance qui permet à la politique de se techniciser. La politique tient son pouvoir dans le fait qu'elle concerne les relations entre les hommes et que sa domination sur la nature lui indique comment conserver cette puissance. Il est donc difficile d'envisager qu'elle puisse vouloir partager son pouvoir par le biais de la démocratie²⁷⁵.

Benjamin :

Pour lui aussi, le pouvoir réside dans le savoir. Cette puissance est trompeuse et c'est une étude historique sur l'art qui lui a fait prendre conscience de cela.

Dans les œuvres artistiques, le « drame » a été remplacé par le « rêve » et la « fantasmagorie » et cette évolution est repérable par avance dans les images qui nous sont offertes par le biais de ces œuvres. L'art n'est pas très différent de la technique dans le sens où elle est une forme de pouvoir qui tend à détruire les traditions pour créer des techniques plus rapides, plus intenses et donc plus éphémères. L'économie est la cause de ces changements et elle devient leur origine lorsque toutes les techniques d'une époque ont été employées. Pour lui, les images « expressives » sont historiques car elles sont lisibles à une époque donnée : en effet, grâce à cette lecture, l'individu rentre dans une phase de « réveil » historique par le biais de l'imagination que provoque ces images. Ces images ont été importantes dans l'acceptation du progrès par la masse, puisque cette dernière a été manipulée par des images d'innovation technologique, leur vendant du rêve. Ce sont donc ces images qui conditionnent la réception des nouvelles techniques. Il y avait un clivage entre les scientifiques ayant le pouvoir puisque ce sont eux qui manipulent par les images, et la

²⁷³. IDEM, p. 1447-1448.

²⁷⁴. IDEM, p. 1448.

²⁷⁵. IDEM, p. 1449.

population qui n'a pas d'autre choix que de s'y soumettre, ayant un « mode de pensée verbal fini et impuissant ». Celui-ci se transforme et un collectif ayant deux pensées différentes :

-« une conceptualisation qui rationalise faussement le "progrès" » ;

-« une imagination "dialectique" chargées des potentialités de l'avenir »²⁷⁶.

Benjamin émet la constatation suivante : les artifices industriels stoppent le mouvement incessant de la transformation du monde. Ce phénomène est repérable aussi à travers l'histoire de l'architecture, puisque l'utilisation des différents matériaux avait été répartie au fil des grandes époques, alors que maintenant, on se contente de réutiliser les mêmes matériaux en changeant seulement leur assemblage. Ces mélanges permettent de rappeler le passé et font rêver les individus nostalgiques de ces périodes²⁷⁷.

Les images ont un pouvoir notamment à travers les médias et il a fallu plusieurs sciences pour que les techniques créant des images (photographie, chronophotographie et cinématographie) puissent devenir des produits industriels de masse. Aucune étude scientifique ne peut expliquer la puissance de ces images sur l'imaginaire collectif. Elles relatent pourtant encore une nostalgie, puisqu'elles capturent des images qui ne seront jamais plus, des traits spécifiques à des personnes, etc. Benjamin développe alors la « thèse de l'aura » qui relate le fait que la reproduction mécanisée d'un art lui ôte sa « valeur culturelle » :

*La fin de l'unicité s'accompagne du flamboiement ultime de sa valeur irremplaçable, grâce aux moyens mêmes qui la mettent à mal*²⁷⁸.

Le rêve et la fantasmagorie que provoquent ces images donnent l'occasion au collectif d'imaginer la place qu'il peut occuper dans le monde. Benjamin en conclue que le collectif a besoin d'une technique qui permet de lui renvoyer une image pour se comprendre pleinement. Cette idée provient d'une thèse généralisée sur la division du travail : « Toute tâche spécialisée vit cette tension qui la prive de perspective sur elle-même ». De la même manière, un individu a besoin d'une vision globale du monde pour y trouver sa place (dimension théologique selon Benjamin)²⁷⁹ :

*L'universelle présence des reproductions du monde dévoile aux hommes ce que traditions et immobilismes étaient parvenus à leur faire oublier en un sommeil peuplé seulement de mauvais rêves, la dimension communautaire de l'individu et l'unité du moi et du monde*²⁸⁰.

Les sociologues de cette école cherchent à comprendre les liens sociaux que peuvent établir les individus avec la diffusion massive des connaissances technoscientifiques ou artistiques, par l'intermédiaire d'un langage ou d'artefacts industriels. Ils se concentrent sur le partage du pouvoir plus que sur l'expansion du savoir. L'économie est au centre de tout ce processus. La vulgarisation de la connaissance n'est étudiée ici que négativement, et non

²⁷⁶. IDEM, p. 1449-1450.

²⁷⁷. IDEM, p. 1451.

²⁷⁸. *Ibidem*.

²⁷⁹. IDEM, p. 1452.

²⁸⁰. IDEM, p. 1453.

comme une « authentique politique révolutionnaire » qui exercerait délibérément cette « séduction »²⁸¹.

***Le pouvoir des industries culturelles : critique de la culture de masse :**

Adorno et Horkheimer ont écrit *Dialectique de la raison* et cet ouvrage évoque les éléments essentiels de leur critique des médias : les domaines de la culture sont depuis le début du XX^{ème} siècle une « valorisation marchande », privilégiant la quantité à la qualité. En effet, chansons, films, émissions diverses et livres sont produits à la chaîne comme n'importe quel produit de consommation de masse. La culture a une finalité : elle sert le pouvoir qui diffuse à travers elle les discours politiques voulus. Les destinataires ne parviennent à résister à ces discours et ne peuvent y réfléchir de manière critique²⁸².

Cette théorie critique comporte trois aspects : elle « s'inscrit dans une théorie générale de la société » et en est dépendante ; la « dépossession des sujets sociaux » est basée sur une « conception interne de la critique » et enfin, cette critique est fondée sur des analyses concrètes. Selon Max Horkheimer, cette critique est une posture théorique qui prend ancrage dans les pratiques sociales :

*Elle doit partir des pratiques effectives et des potentialités incarnées en elles, dont on peut rendre compte sur le plan théorique du caractère émancipateur*²⁸³.

Ce caractère émancipateur correspond à une « force de raison » d'un individu qui est capable de résister à ce qui lui est donné et ce, grâce à son vécu qui lui a permis d'en tirer des enseignements sur les « formes traditionnelles d'oppression ». Selon Adorno et Horkheimer, la culture était, depuis le siècle des Lumières, indépendante du pouvoir mis en place. Cette culture réflexive comporte des pratiques sensibles (celles des acteurs et celles de la société) et une activité esthétique (pratique immanente) et reste un idéal pour les destinataires, qui interprètent chaque œuvre culturelle à sa manière, en fonction de son imagination (transcendance).

*C'est cette articulation entre immanence et transcendance qui permettra, d'un côté, de critiquer, au nom de la pratique, la conception bourgeoise de la culture et de l'art comme sphère culturelle idéale coupée du monde pratique et, d'autre part, de critiquer au nom de la « promesse de bonheur » non réalisée toute réduction de la culture à la pratique et au monde « tel qu'il est »*²⁸⁴.

La notion d' « industrie culturelle » nous indique que cette école envisage la culture conçue comme un produit marchand, avec les caractéristiques économiques qui lui sont attribuées. La culture est envahie par le monopole capitaliste. Son principe d'émancipation est donc remis en cause et les relations sociales redeviennent aveugles, comme au temps où tout était contrôlé par l'église et le pouvoir. La gestion industrielle de la culture n'a qu'un rapport

²⁸¹. IDEM, p. 1453-1454.

²⁸². Olivier VOIROL, « La théorie critique des médias de l'École de Francfort : une relecture » in *Mouvements* 1/2010 (n° 61), p. 23-32, disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2010-1-page-23.htm> [consulté le 16.01.2016], p. 3-4.

²⁸³. IDEM, p. 4.

²⁸⁴. IDEM, p. 5.

instrumental avec son public. Par exemple, la musique a perdu de son originalité et de sa qualité depuis qu'elle a pris une valeur marchande, puisqu'il faut qu'elle convienne au plus grand nombre, quitte à perdre toute profondeur. L'expérience musicale n'existe plus, elle ne se renouvelle plus et elle n'est plus composée que d'arrangements pour compenser ces manques²⁸⁵.

Adorno associe l'expérience des consommateurs culturels aux contenus culturels eux-mêmes, démontrant par là même que la culture valorise le capitalisme. Il emploie le concept de « médiation » pour relater l'influence mutuelle que peuvent avoir les contenus culturels et les processus socio-économiques²⁸⁶.

Cette approche de la relation entre les qualités internes des biens culturels, l'expérience culturelle des sujets et les processus socio-économiques, s'ajoute également un ensemble de considérations sociologiques issues de la recherche empirique, qui contribuent également à saisir la teneur de cette expérience possible²⁸⁷.

Selon Adorno, l'expérience culturelle est dépendante de l'effet que provoque le monopole du capitalisme sur les individus. Et ces individus semblent de plus en plus contrôlés par ce monopole qui leur ôte toute autonomie personnelle et tout avis personnel. Ce fait social serait dû à un manque d'autorité dans le cercle familial qui serait compensé par des « instances d'autorité secondaires » telles que les institutions, les partis politiques, etc. L'individu se soumettrait de lui-même à cette autorité que représente le capitalisme sous ses diverses formes et notamment médiatiques²⁸⁸.

Concernant notre sujet, cette École nous a été utile pour comparer différents points plus ou moins similaires entre la société libre et le milieu carcéral : les détenus sont utilisés comme des produits de masse, puisque les entreprises les font travailler à la chaîne pour un moindre coût, sans penser à une amélioration des conditions de travail et de résultat. De même, ils sont poussés eux-mêmes à la consommation, puisque les denrées fournies par l'administration pénitentiaire ne sont pas suffisantes pour se nourrir et entretenir sa cellule ; le règlement intérieur de la prison est une forme de vulgarisation langagière mise en place pour officialiser une communication entre détenus et l'administration pénitentiaire, mais il renferme des absurdités et il n'est pas toujours compréhensible pour tous les détenus (problème de langue ou d'illettrisme). Ces comparaisons nous permettent une fois de plus de révéler les problèmes communicationnels liés aux contextes de production.

I.2.3. Bilan sur la communication carcérale.

Pour réaliser notre travail sur la communication carcérale, nous avons effectué des recherches avec des méthodes proches de celles de ces Écoles : nous avons enquêté sur le terrain lors de notre participation à des ateliers culturels mis en place en prison et avons recueilli des témoignages sur place ainsi que par le biais de la correspondance et d'échanges

²⁸⁵. IDEM, p. 5-6.

²⁸⁶. IDEM, p. 6.

²⁸⁷. *Ibidem*.

²⁸⁸. IDEM, p. 7.

virtuels. De nombreux documents de type divers ont aussi été une source d'information importante, tels que des ouvrages scientifiques sur les thèmes de la communication et la sémiotique, d'autres concernant plus le monde carcéral, avec ses diverses statistiques et études. Nos centres d'intérêts ont été les mêmes : les interactions communicationnelles dans un milieu social particulier ; l'organisation structurelle d'un milieu (la prison, ici) et la communication d'un point de vue individuel, liée à son contexte historique et actuel (contrôlé par l'administration pénitentiaire). Nous partons donc sur l'hypothèse que la criminalité est due à un problème de communication et/ou relationnel de l'individu concerné avec son entourage (la société, sa famille, etc.). Ces problèmes ne sont pas réglés en prison puisqu'on n'applique pas de système communicationnel propre à la prison dans le but d'une resocialisation. Le contexte est à prendre en compte pour chaque détenu, mais le manque de moyens accordés par la société pour employer le nombre utile d'acteurs pénitentiaires allant dans ce but ne le permet pas. La prison est un système de régulation pour la société, permettant de la contrôler, mais elle n'est pas considérée comme un système avec son propre fonctionnement communicationnel : dans la prison, l'information ne circule pas/mal entre l'administration pénitentiaire et les détenus, la métacommunication en étant en partie responsable, puisqu'elle est quasiment inexistante (comportement limité à une stature particulière, de même que les mimiques et les gestes, peu importe ce qui est dit pour les surveillants, par exemple, puisque leur métier les oblige à tenir une conduite professionnelle spécifique).

La communication carcérale dans son ensemble n'est pas la somme de la communication individuelle de chacun de ses membres, puisque tous les éléments qui la composent ne communiquent pas de la même manière. Elle fonctionne par groupes sociaux, comme pour une organisation institutionnelle. Les interactions entre les différents éléments de la prison sont à prendre en compte pour élaborer un système communicationnel qui fonctionne mais chaque individu doit aussi être considéré comme ayant des caractéristiques propres, influant sur ses actes communicationnels. Le système de communication entre les détenus et celui entre les détenus et l'administration pénitentiaire est un jeu interactionnel, au sens où l'entend Éric Berne. Il y a des rivaux qui tentent de prendre le pouvoir ou de le conserver, mais il y a aussi des stratégies permettant un gain équilibré pour tous. Les détenus peuvent, par exemple, prendre le pouvoir s'ils parviennent à maîtriser ce que l'administration pénitentiaire ne sait/peut pas maîtriser, comme l'ordre et le calme au sein de la prison. Les actes communicationnels sont donc des adaptations particulières au contexte de la prison, tout comme dans une entreprise.

On ne doit pas chercher à vulgariser les théories communicationnelles de la société pour les appliquer à la prison, car la création d'un langage tiers serait inadéquate à la situation, créant des paradoxes. C'est le cas avec le règlement carcéral, par exemple, puisque celui-ci crée plus de contraintes communicationnelles qu'ils n'apportent de solutions. Et ces contraintes ont des influences négatives sur les émotions des détenus, qui modifient leur manière de communiquer, c'est ce que nous analyserons dans leurs productions. Il faudrait créer un langage commun à l'administration pénitentiaire et aux détenus (comme entre le thérapeute et le patient) pour qu'il y ait de véritables interactions fondées sur une compréhension mutuelle et des connaissances communes. De nombreux paradoxes carcéraux existent et perturbent la communication : la « double contrainte » se trouve ici, par exemple, dans la différence des lois qu'il y a entre la société et la prison alors que la prison est censée être une preuve (pour la société) que les lois sont appliquées et elle est censée exister pour apprendre aux détenus à respecter les lois. Dans les conditions d'incarcération actuelles, il est impossible d'envisager une assimilation complète des détenus au milieu

carcéral (même lorsque ceux-ci ont peur de leur sortie) car l'objectif n'est pas de les enfermer définitivement et les changements constants d'interlocuteurs ne le permettent pas. Ils ne peuvent pas s'assimiler complètement non plus à la société libre, puisqu'il n'y a pas d'apprentissage de valeurs communes (définies par la société) à tous les détenus, ce qui leur donnerait une chance de se réintégrer socialement. Ce problème d'assimilation complète nous démontre bien que la communication carcérale se déroule différemment de la société libre, puisque la resocialisation prévue par l'intermédiaire de la prison devrait permettre aux détenus de reprendre leur place (en ayant résolu les problèmes de communication/de comportement qui étaient la source de l'incarcération) au sein de cette société, alors qu'elle ne fait que les en éloigner encore plus.

La société crée régulièrement de nouvelles lois visant à améliorer les conditions de détention et la resocialisation des détenus, mais d'autres lois viennent sans cesse les compenser en assurant toujours plus la sécurité de la population. Les changements sont donc factices. Ces lois sécuritaires condamnent les individus à devenir des détenus comme s'ils étaient des produits de consommation de masse, ce qui explique le raisonnement de telle période qui aura une politique plus sécuritaire qu'une autre, et le choix changeant des valeurs communes définissant des actions en particulier comme illégales plutôt que d'autres. La surpopulation carcérale est alors mise de côté et amplifiée dans le but de transformer la prison en industrie dans laquelle on exploite les détenus. Les médias sont en partie responsables car ils centrent l'actualité sur l'insécurité et jouent sur les images fortes qui provoquent la crainte de la population.

Le parcours carcéral pourrait se rapprocher de la thérapie brève psychiatrique (avec ou sans l'entourage) en envisageant un changement qui permettrait aux détenus de ne pas répéter les situations communicationnelles qui ont provoqué des troubles de la communication et donc des délits/crimes. La communication systémique de la prison est fondée sur un manque d'interactions bénéfiques qui amplifient les problèmes communicationnels de base, ce qui est visible notamment grâce au règlement intérieur de la prison, puisqu'il est très contraignant, alors qu'il explique le fonctionnement de la prison. La difficulté est ici que l'entourage impliqué dans ces troubles est souvent la société en elle-même et son fonctionnement (mise à l'écart des personnes les plus pauvres, par exemple, ce qui ne leur permet pas de s'assimiler à toute la population). La thérapie serait alors plus utile en moyen de prévention d'acte criminel ou délictueux, et donc, à appliquer au sein de la société. La prison pourrait s'inspirer de l'apprentissage en « double boucle » de Chris Argyris afin de faire évoluer le fonctionnement général de la prison et son système communicationnel plutôt que de rester concentrée sur des solutions qui ne dépassent pas le cadre de ses valeurs habituelles (le sécuritaire, principalement).

Les valeurs culturelles de la prison passent par une communication corporelle, d'abord imposée par le système judiciaire au cours de l'histoire de la prison, devenant par la suite un choix nécessaire (sport, par exemple) ou le symptôme d'un manque de communication libre (violence) pour les détenus. Ces valeurs culturelles carcérales sont aussi spécifiques par le détournement des moyens de communication standards, qui reposent notamment sur des utilisations particulières d'une écriture manuscrite à des fins communicatives et non pas uniquement pour des protocoles administratifs. Nous allons étudier désormais en quoi cette écriture semble particulière pour le monde carcéral.

I.3. Les particularités de l'écriture carcérale.

Nous chercherons à démontrer ici que l'écriture fonctionne par le biais de ses supports et que ceux-ci déterminent donc le type d'écriture qu'ils recevront, sa disposition spatiale et ses rôles. Ces supports évoluent dans un contexte particulier qui conditionne leur choix. La prison est un des contextes les plus spécifiques de notre société, c'est pourquoi nous allons tenter d'en démontrer les particularités. Ainsi pouvons-nous affirmer que sa production manuscrite en est le point central : dans le premier cas, le recours à cette utilisation de l'écriture est primordial et recherché par les détenus (concernant les écrits personnels autorisés et non autorisés) alors qu'elle se virtualise de plus en plus dans la société. De même, l'utilisation de ses supports standards est détournée et la variation de son contenu significatif est due au contexte coercitif de sa production. Nous étudierons donc l'écriture par son histoire et celle de ses supports d'inscription, ce qui nous permettra de collecter les données nécessaires à sa définition sociétale incluant ses rôles, puis nous comparerons ces éléments à ceux de l'emploi de l'écriture en prison, ces différences impliquant sa redéfinition dans ce cadre particulier.

I.3.1. Les supports de l'écriture sociétale au cours de son histoire.

Les supports de l'écriture sont nés en même temps qu'elle : aucune écriture ne peut exister sans surface d'inscription, sans ses interlocuteurs et sans un contexte significatif précis.

En Mésopotamie, l'écriture a laissé ses premières traces en 3300 avant J.C. sur de l'argile, sous la forme d'une tablette qui accueille la graphie d'un calame, outil amélioré par les Sumériens : une pointe triangulaire pour le cunéiforme et une pointe arrondie pour les chiffres²⁸⁹. La forme même de ce support explicite parfois (chez les Sumériens, par exemple) son type de contenu : une tablette ronde sera dédiée à un texte économique tandis qu'une tablette carrée contiendra un texte littéraire²⁹⁰. Le support est conçu pour que l'écriture devienne lisible pour le destinataire, elle comble les lacunes de la parole (oralité défaillante du message). La langue devient visuelle lorsque l'écriture prend naissance sur un support²⁹¹.

Après cette invention, de nombreux supports ont servi à tout type de communication graphique : la pierre (pour les textes officiels et sacrés car rare en Mésopotamie²⁹²), le bois, le cuir, la céramique, etc. :

By modifying or decorating objects (painting, carving, engraving) or by artificially creating (decorated) objects, an already remarkably high level of information storage can be reached. There are for example the message sticks of the Australian aborigines -

²⁸⁹. Georges JEAN in *L'aventure des écritures : Matières et formes*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1998, p. 76.

²⁹⁰. Isabelle KLOCK-FONTANILLE, « Des supports pour écrire : d'Uruk à internet. » in *Le Français aujourd'hui* 03/2010 (n° 170) : « Graphies : signes, gestes, supports », p.13-30, disponible sur : <http://www.cairn.info/revue-le-francais-aujourd-hui-2010-3-page-13.htm> [consulté le 19.01.2016], §28-29.

²⁹¹. Isabelle KLOCK-FONTANILLE, « Penser l'écriture : corps, supports et pratiques » in *Communication & langages*, numéro 182, p. 29-43, 2014, disponible sur : http://www.necplus.eu/abstract_S0336150014014033 [consulté le 09.02.2016], p.34-36.

²⁹². Georges JEAN, *op. cit.*, p. 76.

rounded wooden batons, sticks or tablets incised with marks, grooves or nicks. Often the incisions were made in the presence of the actual messenger and the importance of each mark was carefully explained to him. Message sticks were an essential part of aboriginal culture, linking together widely-scattered members of the community; and carrying such a stick would in many cases ensure safe conduct through hostile territory.

The Moche, a pre-Inca people from Peru used beans marked with dots, parallel lines, and/or a combination of both, for sending messages. Leather pouches filled with such beans have been found in Moche graves. They also feature quite prominently in scenes painted on pottery vessels, where runners are frequently depicted carrying them with exuberant determination²⁹³.

Existaient aussi des « écorces de bouleau déroulées » recouvertes de pictogrammes représentant la culture des Ojibway (peuple indigène d'Amérique du Nord), ainsi que des ceintures de « wampum » (coquillages ou perles) qui servaient à symboliser les traités concernant les « limites territoriales » pour le peuple iroquois²⁹⁴.

Les rouleaux (« volumen ») de papyrus, matières souples, légères et solides, sont nés en Égypte ancienne et étaient d'abord sous le monopole de la royauté. Leur préparation était longue et difficile, et ils obligeaient les scribes à dérouler une partie du rouleau sur leur jambe, formant ainsi une feuille (elle correspond à la taille de la cuisse du scribe), pour écrire au fur et à mesure le texte voulu. Les volumen prirent, pour des raisons pratiques, la forme de cahiers, appelés « codex »²⁹⁵. Ils ont fait naître alors des utilisations spécifiques à chaque peuple, avec des écorces, des feuilles ou des papiers divers²⁹⁶.

²⁹³. Albertine GAUR, *A history of writing*, London, 1984/1992, disponible sur : http://homes.lmc.gatech.edu/~xinwei/classes/readings/Gaur/History_of_Writing/p1-58.pdf [consulté le 09.02.2016], p. 18. Traduction personnelle :

En modifiant ou en décorant des objets (peinture, sculpture, gravure), ou en créant artificiellement des objets (décoration), un niveau déjà remarquablement élevé de stockage de l'information peut être atteint. Il y a par exemple les bâtons de message des aborigènes australiens – des bâtons en bois arrondi, des bâtons ou des tablettes incisées avec des marques, des cannelures ou des encoches. Souvent les incisions ont été faites en présence du messenger réel et on lui a soigneusement expliqué l'importance de chaque marque. Les bâtons de message étaient une partie essentielle de la culture aborigène, reliant entre eux les membres de la communauté dispersés, et un tel bâton traversait dans de nombreux cas le territoire hostile. Les Moches, un peuple pré-inca du Pérou utilisait des haricots marqués avec des points, des lignes parallèles et/ou une combinaison des deux, pour envoyer des messages. Des poches en cuir remplies de ces haricots ont été trouvées dans des tombes Moches. Ils apparaissent également en évidence dans des scènes peintes sur des vases en céramique, dans lesquelles les coureurs sont souvent représentés les portant avec une détermination exubérante.

²⁹⁴. David R. OLSON, *L'univers de l'écrit : comment la culture écrite donne forme à la pensée*, Paris, éditions Retz, 2010, p. 88. Cf. aussi l'histoire des supports de l'écriture sur : <http://classes.bnf.fr/livre/arret/histoire-du-livre/premiers-supports/01.htm> [consulté le 10.02.2016].

²⁹⁵. Georges JEAN, *op. cit.*, p. 84.

²⁹⁶. Cf. les exemples de codex avec leurs différentes matières in *L'aventure des écritures : Matières et formes*, *op. cit.*, p. 94 à 106.

Le support du parchemin était ensuite créé, étant « plus économique et plus maniable » pour face à la pénurie de papyrus²⁹⁷. Il était constitué de peaux d'animaux (chèvres, moutons, antilopes, chevaux, etc.) traitées de façon à recevoir l'écriture (réalisée avec un calame ou une plume d'oie). La peau de vélin (peau de veau mort-né) était particulièrement appréciée car elle était fine et lisse. Le parchemin étant onéreux, il était parfois réutilisé en grattant l'ancien texte, devenant alors un palimpseste (étymologie grecque signifiant que le texte a été gratté pour laisser place à un nouveau texte). Ce support était employé sous les formes de rouleaux et de codex²⁹⁸.

Le papier est né en Chine au II^e siècle avant J.-C. mais il était considéré dans les autres pays comme un support d'écriture trop fragile et de mauvaise qualité (ses feuilles ont souvent été protégées par du parchemin). Rentable et plus souple que le parchemin, il connût cependant son heure de gloire partout dans le monde : aux VII^e et VIII^e siècles pour la Chine, le Japon et les pays musulmans, entre le XI^e et le milieu du XV^e siècle, pour l'Europe occidentale (le papier facilite le développement de l'impression), etc²⁹⁹. En Chine, il était fabriqué à partir de diverses substances végétales (bambou, chanvre, lin, hibiscus, santal bleu, etc.), de fibres (celles du mûrier, par exemple) et/ou de substances animales³⁰⁰. Dans les pays musulmans, la production du papier était assez similaire, mais les couleurs variaient : celles du papier (pourpre, dorée, bleu, vert, etc.) et celle de l'écriture (argentée, rouge, etc.)³⁰¹. Le papier occidental, quant à lui, se différenciait par sa fabrication qui, au départ, était essentiellement réalisée par des chiffons, donnant une qualité grossière à ce support. Puis, à la pâte de chiffons ont été ajoutées la paille, l'écorce de tilleul ainsi que d'autres fibres végétales. Le bois devint vite l'élément le plus important de sa composition. C'était une fabrication dite « mécanique »³⁰².

Les murs et la peau (humaine), quant à eux, ont toujours été des supports privilégiés pour la réception de dessins, de peintures et d'écrits (inscriptions des lois, de noms, etc.) :

-Pour les murs : les écritures hiéroglyphiques et cunéiformes étaient gravées dans des pierres monumentales pour rendre les lois imposantes ; dans les lieux d'enfermement divers, nous observons des traces de ces écrits gravés ; les murs des villes deviennent des supports stylistiques à partir du XX^e siècle, etc.

-Pour la peau : des symboles, traits et dessins divers semblent avoir existé, sans preuve archéologique, depuis le paléolithique (-600 000³⁰³), décorant la peau des hommes, vivants comme morts, constituant un rituel spécifique à chaque peuple³⁰⁴.

Enfin, avec le XX^e et surtout le XXI^e siècle, l'écriture trouve un nouveau support privilégié et très répandu sur la planète : l'écran numérique. L'écriture n'est plus manuscrite

²⁹⁷. Pierre DUPLAN, *Pour une sémiologie de la lettre*, Méolans-Revel, Atelier Perrousseaux, 2007, p. 63-65.

²⁹⁸. Georges JEAN, *op. cit.*, p. 108-109.

²⁹⁹. IDEM, p. 134-148.

³⁰⁰. Monique COHEN in *L'aventure des écritures : Matières et formes*, *op. cit.*, p. 146-147.

³⁰¹. Cf. les exemples de ces couleurs in *L'aventure des écritures : Matières et formes*, p. 148 à 157.

³⁰². Georges JEAN, *op. cit.*, p. 158-159.

³⁰³. William CARUCHET, *Le tatouage ou le corps sans honte*, Paris, Nouvelles éditions Séguier, coll. « Documents Séguier », 1995, p. 26.

³⁰⁴. Cf. notre analyse plus détaillée de la peau comme support dans la partie sur les supports spécifiques à la prison.

ou par le biais d'un outil de gravure, elle est inscrite par l'intermédiaire d'un clavier qui procède à l'encodage du texte, de l'image ou du son voulu (code binaire)³⁰⁵.

L'histoire de l'écriture par la création même de son support nous permet d'acquérir les données suffisantes pour la définir : elle est dépendante de son support et d'un outil d'inscription ; elle existe dans un contexte culturel de signification qui conditionnent sa forme et son contenu, ainsi que son fonctionnement vis-à-vis des acteurs impliqués dans cet acte communicationnel (statut et valeur du document rédigé en fonction du support conçu pour recevoir un type particulier d'information : textes sacrés, etc.).

I.3.2. Définition et rôles de l'écriture.

L'écriture peut être définie comme un tracé graphique existant grâce à une surface délimitée qui lui est destinée et à un support qui lui donnera le but communicatif recherché en transformant les tracés en signes³⁰⁶. Elle se matérialise par le biais de ce support, par un liquide coloré, et souvent par un outil qui prolonge le geste scriptural de la main³⁰⁷.

Le contexte est important pour la signification de ces tracés : le type de support utilisé a une signification en lui-même, tout comme la manière dont sont apposés les signes les uns à côté des autres dans un ordre particulier, prenant une place signifiante sur le support (par exemple, la taille des tracés indique le type de message) ; les signes de ponctuation reflètent l'intonation voulue à ce texte, et le contexte spatial de ce même support est aussi porteur de sens³⁰⁸.

Elle a plusieurs fonctions/buts : elle transmet un message, elle l'inscrit dans un contexte, et elle vise l'interaction.

***L'écriture transmet des informations (contenu du message pur) :**

Au cours de son histoire, l'écriture a pris diverses formes, comme celles de signes représentant des nombres (comptage des animaux, transactions commerciales, etc.), des images représentant l'objet réel, d'une représentation phonique pour référer à un objet, d'un alphabet, etc³⁰⁹.

L'écriture, quelle qu'elle soit (chiffre, lettre alphabétique, hiéroglyphe, cunéiforme, etc.), naît d'une trace. Cette trace est « instituée »³¹⁰, dans le sens où elle est apprise, « arbitraire » :

L'idée même d'institution – donc d'arbitraire du signe – est impensable avant la possibilité de l'écriture et hors de son horizon. C'est-à-dire tout simplement hors de l'horizon lui-même, hors du monde comme espace d'inscription, ouverture à l'émission

³⁰⁵. Georges JEAN, *op. cit.*, p. 179.

³⁰⁶. Isabelle KLOCK-FONTANILLE, « Des supports pour écrire : d'Uruk à internet. », *op. cit.*, §31-42.

³⁰⁷. IDEM, §6.

³⁰⁸. IDEM, §36.

³⁰⁹. David R. OLSON, *op.cit.*, p. 91-94.

³¹⁰. Jacques DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, les éditions de Minuit, coll. « critique », 1967, édition de 1997, p. 68.

et à la distribution spatiale des signes, au jeu réglé de leurs différences, fussent-elles "phoniques"³¹¹.

L'écriture utilise un code langagier pour répéter sous une forme différente ce qui peut être dit, mais qui ne l'est pas forcément. Et lorsqu'elle le fait, elle ne peut transmettre toutes les informations non verbales qui l'accompagnent : le ton, les mimiques, l'accent, le rythme, etc.

L'écriture, et c'est en cela qu'elle est magique³¹², n'est pas un simple outil mnémorique, une sorte d'aide-mémoire : elle occupe une fonction épistémologique essentielle. Lorsque nous écrivons, nous ne nous souvenons pas seulement de ce que nous avons pensé ou dit à un moment ou à un autre : nous regardons ce que nous avons pensé ou dit d'un œil nouveau³¹³.

Si elle n'est pas qu'un outil permettant de stocker des informations, elle permet cependant à l'esprit de mémoriser le langage, un message en particulier grâce à sa forme visuelle. La vision de l'écriture, qu'elle soit sur papier ou dans notre imagination lorsque nous cherchons l'orthographe d'un mot, par exemple, a un effet mnémorique tant pour le destinataire que pour le destinataire. Cette trace³¹⁴ dans notre mémoire est importante pour nous souvenir des codes langagiers à utiliser pour écrire et ces derniers dépendent aussi du contexte de leur production et de leur réception pour signifier.

***L'écriture s'inscrit sur un support et dans un contexte qui influent sur le contenu du message :**

Il s'agit ici d'écrire quelque chose dans une situation particulière :

-le contexte communicationnel : quel message ? À qui ? Comment le transmettre ? Quels moyens sont à disposition pour cela ³¹⁵?

-le support : le choix du support s'effectue en fonction du message à transmettre ; les conditions d'inscription sont liées aux caractéristiques du support choisi (surface lisse ou rugueuse, mobile ou immobile, souple ou solide, grand ou petit, etc.).

La communication écrite ne dépend au fond ni de l'existence d'un langage oral qu'elle transcrit, ni de l'existence d'une convention orthographique qui la gouverne. Autrement

³¹¹. IDEM, p. 65-66.

³¹². Au sujet de la magie du mot écrit, cf. Jack GOODY, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le sens commun », 1979, p.100. Traduction et présentation de *The domestication of the savage mind*, Cambridge University Press, 1977, par Jean Bazin et Alban Bensa.

³¹³. David R. OLSON, *op. cit*, p. 10.

³¹⁴. Au sujet de la trace comme empreinte et comme écriture, cf. Alexandre SERRES, « Quelle(s) problématique(s) de la trace ? », Texte d'une communication prononcée lors du séminaire du CERCOR, le 13 décembre 2002, disponible sur : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001397 [consulté le 24.03.2016]. Pour une définition large de la notion de trace, cf. Jacques DERRIDA, *Penser à ne pas voir : écrits sur les arts du visible (1979-2004)*, Paris, La Différence, coll. « Essais », 2013, p.69.

³¹⁵. Cf. exemples de contextes de production d'écriture in *L'aventure des écritures : Matières et formes*, *op. cit*, p.20 à 69.

*dit, la communication écrite peut créer ses propres moyens d'expression : elle n'a pas besoin d'un code préétabli – elle n'a besoin que d'un contexte*³¹⁶.

L'écriture, de tout temps, s'est modulée selon le support qui lui était fourni. Les lettres, symboles et images ont vu modifier leur taille, leur nombre, leur syntaxe selon la taille et la matière du support. De même, le contenu et sa valeur pour le lecteur variera selon le type de support. Par exemple, les textes sacrés et ce, dès l'origine romaine, utilisaient des capitales, afin de rendre la grandeur de ce qui est dit. Nous pouvons en effet constater que plus les textes offrent des lettres en capitales à la vue des lecteurs/spectateurs, plus ils leur prêtent attention.

*Il est très significatif, à ce propos, que Moïse reçoive de l'autorité spirituelle suprême, les tables de la loi, pierres gravées, et non papyrus. En effet, si l'origine sacrée du texte est par tradition indiscutable, il est manifestement nécessaire que ce texte soit investi d'une valeur supplémentaire indispensable ; or, cette valeur se signifie par la pérennité du support, qui nécessite une gravure (pratiquement inaltérable) qui suppose une échelle adaptée au moyen technique : la monumentalité de la lettre. Sans parler de l'effort, du temps nécessaire, de l'art du graveur, qui sont autant de composantes de la respectabilité accordée à une œuvre matérielle d'écriture ainsi réalisée*³¹⁷.

Un même texte, selon qu'il soit rédigé sur une feuille ou sur un mur, n'aura pas la même portée ni le même sens. Les contestations écrites perdent de leur dimension officielle lorsqu'elles sont transcrites sur un mur public, elles deviennent des graffitis, et selon nos valeurs culturelles, nous les considérons comme des écrits soit artistiques, soit nuisibles pour la tranquillité publique. Par contre, elles obtiennent le statut de « contestataires », seulement parce que la loi interdit d'écrire sur les murs publics, rendant cet acte provocateur et démontrant son « opposition politique ». Nul besoin d'en lire le contenu (lorsqu'il est déchiffrable), pour en comprendre l'idée sous-jacente. Peu importe ici la taille de l'écrit, seul le support compte pour comprendre le but visé de celui-ci³¹⁸.

Contrairement aux écritures monumentales, la correspondance, qui se déroule principalement sur papier, se fera en minuscule, afin que le texte soit plus lisible par le destinataire et plus rapide à écrire pour le destinataire. Cette correspondance permet ainsi d'évoquer tous les sujets souhaités, tandis que les écritures monumentales ne permettent que peu de sujets et peu de mots. Cependant, les textes se spécifient et leur forme aussi, notamment par des polices particulières³¹⁹.

Pour en revenir aux textes contestataires, lorsque le support papier est utilisé, celui-ci restera d'une qualité inférieure au papier standard (flyers...) et les formes insérées y sont manuelles et libres, dans le but de choquer et de se démarquer des autres textes standards et officiels. Les autres textes « en rupture (ou *underground*) » sont conçus de la même manière. Nous ne verrions pas du même œil que des textes qui se veulent contestataires emploient les mêmes techniques et moyens que les plus normés³²⁰.

³¹⁶. Roy HARRIS, *op. cit.*, p. 136.

³¹⁷. Pierre DUPLAN, *op.cit.*, p. 17.

³¹⁸. *Ibidem*.

³¹⁹. IDEM, p. 18.

³²⁰. IDEM, p. 22.

Cela, en définitive, revient à poser une fois de plus le rapport du contenant et du contenu, de la forme et du fond. On peut ainsi mesurer, du journal le plus populaire au livre précieux de bibliophilie, la suggestion de respectabilité des textes, implicite dans leur matérialité formelle³²¹.

L'écriture, et les lettres alphabétiques en particulier, ont évolué aussi dans leur graphisme, en fonction du support et des besoins. En effet, plus l'écriture devenait une nécessité et un savoir, plus les matériaux permettant le geste d'écriture et son inscription se sont transformés, en même temps que les supports. Plus le nombre de lecteurs devenait important, plus les textes et publicités extérieurs devaient se faire lisibles. Plus les lettres s'échangeaient, plus les mains se « contract[ai]ent » face au support, et plus le rythme d'écriture s'accélérait³²².

Sur le mur, la main qui trace les premières capitales cursives conserve une amplitude de tracé et donne encore des signes lisibles à une distance importante. Mais l'écriture danse ; elle exprime sur un thème imposé la liberté du traceur, la capitale sort de ses formes, sort de son rythme, pour inventer une nouvelle forme, un nouveau rythme ; elle déborde de l'alignement, elle s'équilibre pour se dérober elle-même, et c'est un jeu ininterrompu de mutations³²³.

Nous pouvons en conclure que le support a pour rôles de :

- pérenniser ou rendre une écriture éphémère,
- renforcer le pouvoir de l'écriture (sacralisation par la matière du support), être un médium pour l'écriture (pour la monnaie, seule l'écriture compte, peu importe la matière du support) ou se démarquer des autres supports pour attirer l'attention vers son contenu³²⁴.

Le contexte et le support d'une écriture influent sur son contenu et un autre élément va modifier la forme que va prendre le message : le style d'écriture dépendra du destinataire choisi par l'auteur, et si le message parvient à un autre destinataire, il est possible que celui-ci n'en comprenne pas les codes, tout en parlant la même langue. Cela indiquera à ce destinataire imprévu l'information que ce message est important pour les acteurs impliqués et qu'il est d'ordre privé.

***L'écriture vise l'interaction :**

Écrire quelque chose (un discours, un texte ou toute autre information) inclut toujours un destinataire. Comme dans toute interaction, il y a un destinataire et un destinataire. Et l'écriture nécessite toujours les deux acteurs. Même une écriture personnelle, tels que des poèmes pour mettre des mots sur une peine, finissent, un jour ou l'autre, par avoir un lecteur, et il est possible que ce soit l'auteur lui-même.

³²¹. *Ibidem*.

³²². IDEM, p. 63.

³²³. *Ibidem*.

³²⁴. Danièle THIBAUT in *L'aventure des écritures : Matières et formes, op. cit*, p. 19.

Différents types d'interactions par le biais de l'écriture sont observables au cours de son histoire :

-officielle : les lois, les textes sacrés, les affichages politiques, etc.

-publique : les panneaux publicitaires, les livres, les traités commerciaux, les graffiti, les journaux, etc.

-semi-personnelle : les courriers administratifs, les écrits produits lors d'ateliers artistiques encadrés, etc.

-personnelle : les courriers privés, les journaux intimes, les poèmes (hors cadre artistique encadré), etc.

Toute interaction communicationnelle passant par l'écriture repose sur des codes spécifiques à une langue ou à un contexte culturel. Nous allons désormais étudier le fonctionnement de cette écriture sociétale dans un cas particulier, celui de la prison. Nous chercherons ainsi à démontrer que l'écriture carcérale possède ses propres codes et ceci est constatable notamment par les types de supports employés par les détenus, dont l'utilisation communicationnelle est spécifique au milieu.

I.3.3. Les supports de l'écriture spécifiques à la prison.

Les supports de la communication écrite utilisés en prison ne sont pas forcément différents de l'extérieur, c'est leur contexte d'utilisation et leur raison d'existence qui imposent une différence communicationnelle entre la société et la prison.

***Les murs :** Les murs sont un support de communication employé dans la société extérieure comme en milieu pénitentiaire. (Cf. Annexe 12)

Ce n'est qu'après avoir posé en principe que la surface d'une paroi d'une falaise ou de grotte pouvait avoir une fonction révélatrice comparable à celle du ciel, et s'être donné les moyens techniques nécessaires à sa maîtrise, que les hommes ont pu s'engager dans l'exploitation graphique de cette surface³²⁵.

Document non libre de droits, non reproduit par respect de droit d'auteur ³²⁶

Figure 8 : Détenu écrivant sur un mur

C'est l'usage qui est fait de ce support dans ces deux contextes qui est différente : pour la société libre, écrire sur un mur (graffiti) est un choix volontaire, une manière d'exprimer une revendication artistique ou politique (lutter contre le pouvoir qui est symbolisé par les murs de la ville), ou encore une construction identitaire pour les jeunes (style identifiable dans un

³²⁵. Anne-Marie CHRISTIN, « De l'image à l'écriture », dossier « Les écritures », in *Lettre du département Sciences de l'homme et de la société*, p. 24-27, CNRS, 60, 2000, p. 25, note citée in *L'écriture entre support et surface*, p. 32.

³²⁶. <http://data.decalog.net/enap1/liens/fonds/T13B42.pdf> [consulté le 16.10.2012], p. 25.

parcours de lieux connus des jeunes) ; pour la prison, les détenus utilisent le mur dans un but exutoire, ils ne choisissent pas volontairement ce support, c'est une impulsion due aux émotions qui ressurgissent face aux contraintes carcérales : ils témoignent de leur passage (nom, adresse, cause de l'incarcération, évocation de la souffrance, etc.), expriment le besoin de se défouler sur quelque chose ou sur quelqu'un (menaces, appels à l'aide), ou encore cherchent à communiquer avec quelqu'un (futurs détenus, détenus de passage dans un endroit précis, surveillants, etc.)³²⁷.

Le choix qui est fait par les détenus ici est celui de sélectionner parmi les supports à portée de main, répondant à une pratique expéditive et servant de défouloir. Nous partons sur l'hypothèse, concernant ce support, que plus les conditions d'incarcération sont difficiles et plus la liberté est restreinte, plus les détenus auront tendance à utiliser ce support plutôt qu'un autre, certainement parce qu'il est toujours à portée de main et que, même lorsque les punitions judiciaires retirent de nombreux droits et objets aux détenus, celui-ci reste. Il est possible que ce soit aussi parce qu'ils symbolisent (comme pour les graffeurs libres pour qui les murs représentent le pouvoir de la ville) la prison et l'enfermement.

Ce support est particulièrement contraignant :

- sa surface est limitée (mur d'une seule cellule, le plus souvent), même si elle est toujours plus importante que peut l'être une feuille de papier, par exemple ;
- sa qualité est médiocre comme support d'écriture : plus ou moins lisse, rigide et verticalement immobile, donc pas toujours pratique pour recevoir de l'écriture ;
- il est visible et peut donc être surveillé à tout moment dans les deux contextes : police pour la société libre, surveillants pour les détenus.

En société libre, tout écrit sur un mur n'est pas accepté et il est même considéré comme un délit (cette pratique est donc d'abord contestataire). En prison, tout graffiti est punissable par l'administration pénitentiaire. Il est pourtant révélateur d'un manque de communication et d'un besoin de partager des émotions et des sentiments enfouis, qui ne peuvent l'être au quotidien dans la cellule. Malgré les sanctions qui peuvent s'appliquer à cette pratique, les détenus laissent une trace de leur passage et communiquent entre eux par ce biais : toutes les prisons de France peuvent recenser ce type d'écriture et ce, même avant l'existence de la prison comme peine judiciaire. L'enfermement semble donc propice à ce support de communication pour sa fonction exutoire.

***La peau :** De même, la peau (Cf. Annexes 13 et 14) est un support de communication connu des membres de la société comme des détenus et sert pour les mêmes types d'écriture (tatouages, scarifications et automutilations). Ces derniers sont conçus en fonction du type de peau qui les accueille : une peau de couleur foncée est plus résistante car plus exposée au soleil, les outils seront plus tranchants, les méthodes plus douloureuses et le plus souvent, elle sera le support de scarifications plus que de tatouages, puisque seule la couleur noire-bleutée sera visible³²⁸. Ainsi, les techniques de pigmentation de la peau sont diverses selon

³²⁷. Cf. nos analyses détaillées concernant ce support dans ces deux contextes dans les deux autres grandes parties.

³²⁸. William CARUCHET, *op. cit.*, p. 14.

les cultures³²⁹, le matériel et les fonctions données aux tatouages, scarifications et mutilations³³⁰. Nous retrouvons ainsi dans ces diverses pratiques :

-des tatouages sous forme de dessins, de traits ou de points, d'autres sous forme d'écritures. Plus rares sont les tatouages ayant seulement pour but de colorer une partie du corps³³¹. Ils modifient la peau en profondeur, plus ou moins définitivement.

-des scarifications creuses ou en relief, dépourvues de couleur³³². Elles altèrent la peau par des marques cicatricielles définitives.

-des mutilations diverses, transformant le support de la peau comme le fait l'écriture, puisqu'une mutilation raconte une histoire, un événement vécu par le corps.

D'un point de vue historique et géographique, les tatouages et les scarifications ont des utilisations et des fonctions diverses :

-fonction médicinale : dès la naissance du tatouage/des scarifications, cette utilisation prime : des traits ou des saignements sont réalisés volontairement aux endroits douloureux³³³.

-fonction identificatoire/d'appartenance (à un groupe, à un rang social, etc.)³³⁴ : des symboles, des coupures, des mutilations, etc. sont parfois un moyen d'identifier des personnes comme appartenant à un sexe³³⁵, à une tribu, à un groupe (immatriculation des légionnaires³³⁶, par ex), et il existe des tatouages qui identifient les personnes libres ou d'autres qui affirment la servitude des tatoués³³⁷.

-fonction de porte-bonheur/protection magique : ici, nous retrouvons les tatouages religieux (alors que toute religion interdit les marques corporelles transformant ce que Dieu a conçu) ou superstitieux : ceux prodigués aux morts³³⁸, par exemple, pour permettre un passage vers l'au-delà ou le repos éternel ; ou ceux protégeant contre une mort éventuelle (cas d'une mère ayant perdu plusieurs enfants qui marquera l'enfant qu'elle parviendra à avoir pour le protéger³³⁹). Nous avons encore un exemple : certaines femmes qui participent à la fermentation d'un alcool en mâchant un des ingrédients ont les lèvres tatouées dans le but d'éloigner les mauvais esprits et de garantir une bonne santé aux consommateurs de cette boisson³⁴⁰.

³²⁹. Au sujet des tatouages culturels, cf. Marie-Bernard DILIGENT, *Arts et cultures des tatouages*, disponible sur : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/33853/ANM_2001_197.pdf%20?sequence=1 [consulté le 19.01.2015].

³³⁰. Cf. les différentes techniques employées par les peuples du monde entier en fonction de leur peau et de leurs coutumes in William CARUCHET, *op. cit.*, p. 273 à 280.

³³¹. Cf. exemple des gencives bleues des africaines in William CARUCHET, *op. cit.*, p. 42.

³³². Cf. explication de ces différences in William CARUCHET, *op. cit.*, p. 44-45.

³³³. IDEM, p. 34 et 51-52.

³³⁴. Cf. des exemples d'insertion d'objets dans des trous percés pour l'occasion in William CARUCHET, *op. cit.*, p. 33-34 ou encore la marque d'un rang social chez les Thraces p. 29.

³³⁵. IDEM, p. 23 : les femmes ont parfois des rectangles comme symboles et les hommes, des traits.

³³⁶. IDEM, p. 128.

³³⁷. IDEM, p. 121.

³³⁸. IDEM, p. 24.

³³⁹. IDEM, p. 50.

³⁴⁰. IDEM, p. 15.

-fonction revendicatrice : ce sont ici surtout des tatouages cherchant à provoquer une réaction chez les autres : vulgarité ou provocation³⁴¹ sont souvent alors choisies. Mais il existe aussi des tatouages patriotiques³⁴².

-fonction de récompense ou de punition : chez certaines peuplades, des tatouages sur les bras et les mains récompensent les meilleurs chasseurs³⁴³ tandis que chez d'autres, ils sont des stigmates de punitions judiciaires³⁴⁴.

-fonction sacrificielle/rituelle : certains peuples se lacèrent ou ôtent une partie de leur peau en sacrifice³⁴⁵ et quelques rites se font par le biais de pratiques tégumentaires, comme pour les funérailles³⁴⁶.

-fonction esthétique/décorative³⁴⁷ : les marques tégumentaires remplacent ici le maquillage et le rend définitif. La coquetterie ou la beauté corporelle est ici primordiale.

-fonction initiatique³⁴⁸ : ces pratiques (mutilations³⁴⁹, tatouages, etc.) sont admises dans le cadre du passage d'un âge à un autre, pour la naissance, pour le passage à l'adolescence ou à l'âge adulte (démonstration de courage, de virilité, etc.).

-fonction informationnelle : le tatouage est parfois juste un moyen de transmettre un message³⁵⁰.

-fonction dédicatoire/commémorative : les événements ou les personnes considérés comme importants pour les tatoués ont leur tatouage, souvent sous une forme écrite (lettre, nom, date...) ³⁵¹.

D'autres fonctions ont sans doute existé, mais nous ne pouvons toutes les énumérer ici³⁵². Plusieurs fonctions peuvent se retrouver dans une même marque tégumentaire (par ex, un tatouage peut être médicinal et décoratif ; une mutilation peut être religieuse et ritualisée, etc.). Le plus souvent, ces marques corporelles ont d'abord eu des fonctions médicinales et protectrices puis, la tradition étant poursuivie de génération en génération sans explication des significations de chacune d'entre elles, ces marques sont devenues purement esthétiques³⁵³.

Si la réalisation et les fonctions de ces pratiques tégumentaires varient selon les coutumes des peuples, nous pouvons émettre l'hypothèse que leurs prisons agissent également différemment d'eux, puisque les peuples libres cherchent à se différencier des personnes condamnées par leur système (tout comme ils cherchaient à se différencier des esclaves³⁵⁴).

³⁴¹. IDEM, p. 1,2 et 5 du livret d'images disposé entre les pages 160 et 161.

³⁴². IDEM, p. 18.

³⁴³. IDEM, p. 43.

³⁴⁴. IDEM, p. 29-30 et p. 134 à 149.

³⁴⁵. IDEM, p. 34.

³⁴⁶. IDEM, p. 36.

³⁴⁷. Cf. des exemples in William CARUCHET, *op. cit.*, p. 31-32, 34 à 36 et 56-57.

³⁴⁸. IDEM, p. 44.

³⁴⁹. IDEM, p. 36-37.

³⁵⁰. Cf. l'exemple de l'esclave tatoué sur le crâne in William CARUCHET, *op. cit.*, p. 29.

³⁵¹. IDEM, p. 44 et 51.

³⁵². Cf. notamment les pratiques japonaises du tatouage in William CARUCHET, *op. cit.*, p. 81 à 94.

³⁵³. IDEM, p. 224-225.

³⁵⁴. IDEM, p. 43.

C'est le contexte qui conduit à faire de ces pratiques des usages différents entre la société libre et la prison :

-dans la société libre³⁵⁵ : à l'heure d'aujourd'hui, les écrits cutanés sont le reflet d'un goût esthétique pour les tatouages, et pour ce qui des auto-agressions, les raisons sont diverses : mal-être, place dans la société non trouvée, appel à l'aide pour les proches, etc.

-en prison : les écrits prodigués sur la peau ont une valeur symbolique (souffrance, nostalgie, etc.) et leur signification est due aux contraintes carcérales, qui sont les raisons d'existence de ces pratiques.

En prison, à l'heure d'aujourd'hui, la peau sert de moins en moins pour les tatouages et toujours autant pour l'auto-agression³⁵⁶. La peau est un outil accessible à tout le monde et chacun peut en disposer comme il l'entend, ce qui rend les pratiques discrètes, aisées et très significatives. Elle est employée différemment en prison dans le sens où les tatouages sont ici interdits et qu'ils sont réalisés dans des conditions dangereuses d'hygiène et sont menacés de sanction. La volonté de se tatouer ou de se faire tatouer en prison ne doit pas reposer alors sur une simple envie de se décorer la peau : elle doit être un signe de revendication, un témoignage de conditions considérées comme déshumanisantes. Alors que les tatouages sont choisis pour leur esthétique en société, la peau sert moins de parure que de carapace en prison, afin de revendiquer une liberté de disposer de son corps comme les détenus l'entendent, malgré l'enfermement. Cette fonction de la peau est plus proche de celle des tribus qui se servent des tatouages comme médecine préventive ou curative que celle décorative de la société libre d'aujourd'hui. Les tatouages sont aussi un effet de mode, permettant aux détenus de se différencier des autres (surveillants et personnes libres) et d'occuper leur temps d'inactivité par la même occasion.

Ces pratiques tégumentaires peuvent être conçues par le porteur ou par quelqu'un d'autre, la peau adoptant alors un rôle de carapace protectrice (si elles sont voulues) ou d'enveloppe vulnérable lorsqu'elles sont subies. Par exemple, en prison, il arrive que certains tatouages soient conçus de force sur des détenus (forme de vengeance ou démonstration de force de la part du tatoueur). De même, dans la société libre, des exemples historiques ont démontré que des tatoueurs ont exercé leur métier lorsque les personnes étaient alcoolisées, ce qui leur a valu une peine de prison³⁵⁷. Nous pouvons émettre l'hypothèse qu'un milieu fermé et contraignant comme celui de la prison doit avoir plus souvent recours à ces pratiques forcées, puisque la violence est exacerbée.

Nous pouvons nous demander, en dernier lieu, pourquoi les détenus choisissent la peau comme support d'écriture plutôt qu'un autre ? Nous pouvons répondre à cette question en émettant l'hypothèse que c'est un support accessible à tous, qu'il est le symbole le plus fort pour revendiquer son identité (chacun dispose de son corps et donc de sa peau comme il l'entend et à chacun de choisir s'il veut la modifier à son goût) et pour émettre un message d'autant plus fort que le sang coulera. La peau peut être considérée par le détenu comme étant la dernière liberté d'expression qui ne pourra en rien être censurée, même si l'acte peut être sanctionné. C'est en plus une manière de faire sortir les émotions d'un corps qui n'est

³⁵⁵. Nous nous arrêtons ici principalement sur les pratiques françaises, puisque notre sujet se concentre sur les prisons françaises.

³⁵⁶. Cf. nos analyses détaillées à ce sujet dans les parties suivantes.

³⁵⁷. Cf. le cas d'Albert Heinze in William CARUCHET, *op. cit.*, p. 268-269.

plus capable de les contenir (par l'expulsion du sang) et de se réappropriier son corps (cf. la notion de « Moi-Peau » que nous abordons dans nos analyses). Quant aux autres supports qui font appel à cette censure, il nous reste à étudier le papier, qui est encore très présent en prison.

***Le papier (le cas des biftons³⁵⁸)** : Le support a un rôle primordial sur la compréhension de l'écrit et le papier (Cf. Annexe 15) est l'un des supports les plus employés par les détenus, et un peu moins par les personnes libres. Il se caractérise par sa fragilité, sa mobilité, sa disponibilité (même si sa production est dépendante des ressources de la planète), ses différentes qualités et textures possibles, sa légèreté, sa finesse (pratique pour se glisser quelque part ou être caché), sa pliability et sa durabilité plus ou moins éphémère (la publication et la numérisation permettent cependant une conservation plus longue). Il offre un espace de stockage assez limité.

Si nous comparons les utilisations de ce support dans les milieux libres et d'enfermement, nous pouvons détacher différentes fonctions :

-officielle : Elle est transmise par les formes de pouvoir mises en place dans chaque système. La société libre emploie ici le papier pour les lois et les affichages politiques divers rédigés par le gouvernement et les instances politiques. Pour la prison, il s'agit du règlement intérieur, rédigé par l'administration pénitentiaire et non par les détenus.

-publique : Elle est dominée par les instances concernant la vie quotidienne d'un peuple (commerciales, culturelles, etc.). Cela concerne donc les affichages publicitaires et informatifs divers pour la société libre (publicité pour un événement en particulier, information sur un produit défectueux à ramener dans le magasin où a eu lieu l'achat, informations particulières d'événements ayant lieu dans une école, etc.). Pour la prison, il s'agira de tout affichage promouvant une activité ou un comportement à observer dans une situation ou un lieu particulier (salle commune, bibliothèque, etc.), de même que les feuilles d'inscription à remplir pour les ateliers ou encore les bons de cantine (commandes faites par les détenus pour s'approvisionner en diverses denrées nécessaires au quotidien).

-semi-publique : Elle est utilisée par les instances administratives et par tout un chacun, puisqu'elle correspond aux courriers administratifs (ceux écrits et ceux reçus par les membres d'une société). Pour les détenus, cela s'étend aux courriers envoyés aux proches, en plus de ceux envoyés en interne à l'administration pénitentiaire, puisque la censure des surveillants s'immisce dans tous les courriers écrits ou reçus par les détenus (sauf ceux échangés avec les juges et avocats).

-privée : Elle est privilégiée par les personnes voulant correspondre de manière privée, qu'elle soit sous forme de courrier postal ou sous une forme plus intime (journal intime, par exemple). Pour les détenus, il s'agit ici de tout ce qui est écrit ou reçu sans être censuré (courriers aux juges et avocats qui sont censés être cachetés et de l'ordre du secret professionnel et biftons principalement).

³⁵⁸. Cf. l'étude sur les biftons que nous menons plus loin. Il s'agit d'un petit papier équivalent à peu près aux petits mots que s'échangent les écoliers. Un exemple de bifton est montré in Steve MCQUEEN, *Hunger*, 2008 de 19min04 à 19min40.

Concernant la correspondance postale en prison, la fonction privée est dépendante de la censure imposée par l'administration pénitentiaire, qui peut s'apparenter à celle que les peuples peuvent connaître en tant de guerre³⁵⁹.

Pour les courriers administratifs, les correspondances ou encore des écrits non autorisés, le papier apparaît sous différentes formes. Une pratique illégale de ce support ne se retrouve que très rarement, voire pas en société, c'est donc l'enfermement qui conditionne son existence. Le papier est également un support de moins en moins utilisé en société libre pour l'écriture manuscrite depuis l'arrivée du numérique, ce qui se ressent dans la pratique de la correspondance postale qui tend à disparaître.

Si les détenus choisissent ce support d'écriture parmi les autres, c'est sans doute parce qu'il est le plus accessible et qu'il reste le seul moyen de communication scriptural autorisé pour échanger avec l'extérieur³⁶⁰. De plus, c'est un support déjà souvent utilisé à l'extérieur, notamment à l'école, et donc déjà connu et employé par la majorité.

La communication écrite en prison se déroule différemment de la société libre pour une raison principale : le contexte de production est très contraignant en prison et les supports, alors qu'ils sont similaires à la société libre, ne fonctionnent pas de la même manière (pratiques, formes et contenus différents). Nous ne nous arrêtons que peu sur l'utilisation de l'écran numérique comme support, puisqu'il n'est presque pas utilisé en prison : les ordinateurs sont accessibles rarement, lors d'ateliers réservés à quelques-uns, sans connexion internet et n'ont donc quasiment pas d'utilité, sauf pour celui qui voudra écrire un livre/mémoire ou autre, ou pour faire des recherches documentaires via les encyclopédies fournies par CD-ROM. À l'opposé, sa pratique sociétale prend, petit à petit, le pas sur le support du papier : les plus jeunes savent de plus en plus tôt se servir de cet outil et remplacent la lecture du livre et l'écriture sur papier par une lecture et une écriture numériques (tchats, blogs, forums, réseaux sociaux divers, etc.).

Nous pouvons ainsi admettre que l'écriture doit être redéfinie pour le milieu particulier de la prison, puisqu'elle n'a pas/plus le même statut ni la même valeur pour les détenus que pour des personnes libres.

I.3.4. La redéfinition de l'écriture carcérale.

Si le tracé graphique devient institutionnel par l'intermédiaire d'un code, nous pouvons certifier que l'organisation que représente la prison a créé un nouveau code, qui est moins arbitraire et moins lié à la langue qu'au contexte d'enfermement. Ce code est significatif seulement dans ce milieu spécifique, peu importe le nombre de locuteurs parlant des langues différentes qui s'y trouvent. C'est l'enfermement qui le conditionne et qui justifie son existence : autrement, il n'aurait pas de raison d'être. La conception de messages écrits devient vitale au surplus d'émotions négatives que peuvent ressentir les détenus face à des conditions d'incarcération aussi contraignantes. Les mots choisis, même s'ils sont identiques à l'extérieur par leur forme graphique, n'auront pas la même ampleur et le même impact en prison. Le

³⁵⁹. Celle-ci est parfaitement illustrée in Kathrine KRESSMANN, *Inconnu à cette adresse*, 1938/2002.

³⁶⁰. Il existe aussi des supports non autorisés, comme les appels ou messages envoyés d'un téléphone portable entré illégalement au sein de la détention.

rapport entre le signe graphique et son contenu significatif n'est donc pas semblable à celui que l'on trouve en société.

Alors que le statut de l'écriture manuscrite perd de son importance en société libre à cause du numérique et de la dématérialisation de ce moyen de communication, il prend toujours une place primordiale dans la communication des détenus : nous l'avons vu, l'administration pénitentiaire les oblige à passer par ce recours pour toute demande ou démarche et même lorsque cela n'est pas demandé, les détenus choisissent ce moyen d'expression qui leur semble plus pratique et approprié à leur situation. Les outils prolongeant la main qui trace cette écriture sont relativement accessibles et l'écriture reste pour eux un témoignage de leur passage, qui est alors rapide à réaliser sans se faire attraper par les surveillants. Elle est aussi un moyen d'accéder à autrui lorsque l'administration pénitentiaire empêche tout contact : les lieux collectifs (douches, cours de promenade, etc.) sont investis par des graffitis destinés à certains détenus qui se reconnaissent par le biais d'un surnom ou d'un code commun et les biftons peuvent être transmis par un intermédiaire de confiance ou déposés à un endroit convenu. Le graffiti n'a pas forcément de valeur contestataire dans ce milieu, il est un moyen comme un autre pour entrer en interaction avec autrui. L'écriture des biftons témoigne de la recherche d'un cadre privé pour échanger discrètement et donc un moyen de lutter contre le manque de liberté d'expression intime, de s'opposer au contrôle incessant de l'administration pénitentiaire.

L'écriture carcérale est différente de celle de la société dans sa constitution (code particulier plus lié au contexte qu'à la langue³⁶¹), dans sa mise en situation par le biais des supports parfois détournés de leur utilisation habituelle (cas du bifton et des graffiti, par exemple), pour la place importante qu'elle occupe pour les détenus et pour son rôle exutoire (plus nécessaire et plus souvent que pour des personnes libres).

L'histoire de la prison nous a démontré combien le corps était central pour le système judiciaire et les améliorations qui ont été faites pour prendre en compte un amendement possible du détenu n'ont guère réalisé de profond changement significatif dans l'organisation de la prison en tant qu'institution. Elle témoigne d'un dispositif de contraintes mis en place par la société pour rejeter et contrôler ceux qui ne sont pas dans les « normes » qu'elle a définies. Ce dispositif est coercitif sur tous les niveaux : la création même de la prison est une contrainte de mouvement et d'expression pour les détenus ; son organisation hiérarchique en tant qu'institution crée des sources de pouvoir non partagées et oppressantes pour les détenus, cette puissance étant reléguée par la société et non par les membres composant ce micro système (ce qui différencie le fonctionnement de la prison par rapport à celui de la société) ; dans ce contexte, les interactions entre détenus ne peuvent qu'en être bouleversées, ce qui se matérialise par une hiérarchie interne, un second jugement classant les détenus entre eux en fonction de leur raison d'incarcération, provoquant une autre source de contraintes ; enfin, les détenus ont chacun des spécificités qui peuvent compliquer la vie en détention, comme des problèmes de santé liés à l'âge, un manque de ressources financières ne permettant une vie décente ou encore une adaptation langagière inadéquate aux démarches administratives obligatoires et aux relations sociales à conserver avec l'extérieur, lorsque cela est possible. Toutes ces formes de contraintes se révèlent dans l'utilisation et la conception même qui est

³⁶¹. Cf. le concept de signifiant in Algirdas Julien GREIMAS, *Sémantique structurale*, Paris, Librairie Larousse, coll. « Langue et Langage », 1966.

faite de l'écriture manuscrite en prison : la valeur et le sens des mots diffèrent de ceux de l'extérieur ; les supports d'écriture ne sont pas utilisés de la même manière, ce qui en fait des spécificités carcérales et enfin, les interactions entre détenus sont modifiées par l'utilisation particulière de l'écriture et leur besoin d'échange communicationnel.